

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE

TÉLÉPHONE { 102.46 Rédaction
 102.47 Administration

ANNONCES ET RÉCLAMES
 gence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESANT
 Fondateur

REDACTION
ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise.	15	30	60
Départements.	18	35	75
Union Postale.	21	40	85

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Nos lecteurs trouveront avec le présent numéro un Supplément gratuit de six pages consacré aux deux Salons, dont c'est aujourd'hui le vernissage.

Ce Supplément, dont le texte est de notre distingué collaborateur Arsène Alexandre, est illustré de nombreux dessins et croquis originaux, dus aux maîtres de l'école contemporaine et aux auteurs des tableaux les plus remarquables cette année.

L'Alcoolisme

Les trois quarts du monde civilisé font en ce moment un effort énorme pour se délivrer de l'alcoolisme. La France ignore ce que font les autres. Elle ignore le danger. Elle dort en paix, une bouteille d'absinthe sous son oreiller.

En Europe, les Anglais ont été des premiers à voir le péril. Ce n'est point par des considérations sentimentales qu'ils l'ont combattu ; c'est par des raisons de chiffres, ainsi qu'il convenait aux premiers marchands du monde.

Il y a soixante ans, un Anglais nommé Robert Warner voulut s'assurer sur la vie. Les Compagnies refusèrent parce qu'il ne buvait que de l'eau — ou du thé — et qu'autant valait se pendre tout de suite, dans les idées du temps.

Les Anglais n'aiment pas à être opprimés. M. Warner fonda immédiatement une Compagnie d'assurance où l'on refusait toute personne buvant des spiritueux. Il se trouva qu'il avait fait une affaire d'or. Ses assurés mouraient beaucoup moins que ceux des concurrents, et sa Compagnie (qu'il dirige encore) possède actuellement un capital de 150 millions.

Il va de soi qu'il eut des imitateurs, dans la Grande-Bretagne même, et aussi en Amérique et en Australie. Les Compagnies à l'image de la sienne font jusqu'à 25 0/0 de rabais sur les tarifs ordinaires, et elles sont florissantes, tant le buveur d'eau à la vie dure, comparé au buveur de gin ou de whisky.

Ces résultats donnèrent à penser aux sociétés anglaises de secours mutuels, qui instituèrent à leur tour des comparaisons. Lequel « donne » le plus de « jours de maladie », du buveur d'eau ou « abstinant », et de l'homme qui consomme des boissons fortes, sans être cependant un ivrogne ? Les chiffres répondirent : l'abstinant donne pour un certain laps de temps 17 jours 12 heures de maladie, contre 65 jours 15 heures, moyenne du non-abstinant.

Les sociétés de secours mutuels firent leur profit du renseignement. N'oubliez pas que nous sommes en Angleterre, chez un peuple essentiellement positif. Moi-même, je suis assailliement lors à terre, vous vous en êtes peut-être déjà aperçus, et la question ne m'intéresse que pour des raisons d'ordre pratique. Dans la lutte pour l'existence entre les nations, qui est en ce moment si serrée, et où nous ne sommes pas en situation de perdre un pouce de terrain sans que cela tire à conséquence, il saute aux yeux qu'il faut faire rendre à chaque Français son maximum de force physique et mentale, de travail, d'intelligence, de bonne conduite et de bonne humeur. Autrement, nous sommes en état d'infériorité manifeste, comme on dit dans l'argot du duel. Or, l'alcoolisme diminue la valeur physique et mentale de l'homme. Les autres peuples s'en sont aperçus et travaillent à supprimer cette « fuite ». Il faut bien que nous en fassions autant.

En France, ce sont les médecins qui sont devenus des gèneurs pour les amateurs de petites verres. Ils s'étaient mis à faire des pétitions, les clients alcooliques. Jusqu'à rien à dire ; c'est leur métier. Mais ils eurent l'indiscrétion de les publier, et il devint impossible de croire à l'innocence de l'absinthe ou de telle autre mixture.

On remarquera que je mets ici hors de cause, entièrement, les gens qui boivent avec modération du vin, du cidre ou de la bière. Il n'en est pas et il n'en sera pas question ; c'est chose entendue, et je prie qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas.

Le procès de l'absinthe ne fut pas long. Ses méfaits crevaient les yeux. L'homme qui s'absinthe ne tarde pas à éprouver des vertiges. Viennent ensuite les hallucinations, le délire, et enfin, chez le buveur impénitent, des attaques d'épilepsie. Un grand abrutissement accompagne ces divers phénomènes.

Les débauchés peuvent se donner une représentation de ce qui les attend en prenant un chien et en lui injectant dans l'estomac quelques grammes d'essence d'absinthe. On voit le pauvre animal se rouler dans des convulsions, haleter, baver, aboyer avec rage, les yeux hagards et le poil hérissé. Il est bel et bien empoisonné, et si la dose a été trop forte ou que l'on recide, il en meurt.

L'absinthe est le plus dangereux des « apéritifs » ; mais toutes les boissons fortes, sans exception, détériorent l'organisme humain, puisqu'elles sont faites avec de l'alcool, et que l'alcool attaque

tous les organes. Le foie, les reins, les artères, le cœur, le cerveau, il met tout en mauvais état. Qu'il survienne une maladie accidentelle, le sujet n'offre plus de résistance et est enlevé en un tour de main.

Lors d'une épidémie de choléra, un médecin écossais catalogua les cholériques de Glasgow en « buveurs invétérés » et en « gens sobres ». Sur cent buveurs atteints, il en mourait quatre-vingt-onze ; sur cent malades sobres, il en mourait dix-neuf. Ce n'était pas la première fois qu'on remarquait cet écart formidable, et ce ne fut pas la dernière. Un alcoolique pris par le choléra peut faire son testament ; il a bien peu de chances d'en réchapper.

Le varicelleux en a moins encore. Lors d'une épidémie, survenue en Belgique, un médecin constata qu'on ne savait pas un seul buveur invétéré. C'était clair.

« Tout devient grave chez le blessé alcoolique », dit un troisième médecin. Un quatrième, médecin des hôpitaux, fait la même remarque pour « la pneumonie, la fièvre typhoïde, l'érysipèle, toutes les maladies aiguës, les grands accidents ». Avec le blessé ou le malade alcoolique, il survient toujours quelque chose, un imprévu qui les emporte.

Au surplus, c'est ce qui peut leur arriver de plus heureux. L'ivrogne incorrigible est guetté par le *délirium tremens*, la paralysie générale, l'imbécillité, la folie, d'autres spectres encore, que les médecins vous diront. Le mieux est de s'en aller dans l'autre monde, et l'on y va. On y va même grand train. En récapitulant leurs calculs, les Anglais ont trouvé qu'entre deux individus de vingt ans, dont l'un est « abstinant » et l'autre ne l'est pas, le premier a devant lui quatorze ans de « vie probable » de plus que le second. Quatorze ans, cela vaut la peine d'y penser, quand on n'est pas pessimiste.

Si encore l'on ne faisait de mal qu'à soi-même en s'alcoolisant ! Mais il y a les enfants, les pauvres enfants, qui n'ont pas eu le plaisir et qui auront toute la peine. Les statistiques des médecins sont effroyables en ce qui les touche.

Un alcoolisé invétéré avait eu sept enfants. Les deux aînés moururent en bas âge de convulsions. Le troisième devint fou à vingt-deux ans, le quatrième tomba dans l'imbécillité. Le cinquième est un détraqué, le sixième un nerveux qui se croit voué à la folie. Il y a une fille ; elle est névropathe et a eu des accès de démence.

Autre famille. Le grand-père était ivrogne, le père « alcoolique invétéré ». Douze enfants. Huit meurent en bas âge, de convulsions. Restent deux garçons, l'un épileptique, vagabond et vicieux, l'autre alcoolique avec « accidents », et deux filles, l'une hystérique, l'autre déséquilibrée et débâchée.

On peut alléguer que les médecins choisissent leurs exemples. Élargissons les observations. Un docteur suisse a pris vingt familles, dix de gens sobres et dix où l'on s'alcoolisait depuis plusieurs générations. Les sobres avaient eu soixante et un enfants. Ils en avaient perdu cinq en bas âge. Des survivants, deux étaient difformes, deux arriérés, deux avaient la danse de Saint-Guy ; les cinquante autres étaient sains et bien portants. Du côté des buveurs, cinquante-sept enfants, dont douze morts en bas âge et neuf bien portants. Tout le reste n'était qu'idiotie, bossus, sourds-muets, épileptiques, etc.

Sur quatre-vingt-trois enfants épileptiques observés à la Salpêtrière, soixante avaient des parents adonnés à la boisson.

On a fait couvrir des œufs de poule dans une atmosphère chargée de vapeur d'alcool, et il n'en est resté sorti que des monstres ou des masques.

On a fait boire de l'alcool à des chiens, et leurs petits sont morts en bas âge ou sont devenus épileptiques.

On comprend maintenant la terreur qui s'est emparée des pays étrangers où l'alcoolisme a grandi démesurément, peuplant la terre de rachitiques, de fous, d'êtres difformes, de malheureux en tout genre pour qui il aurait mieux valu ne jamais naître. Et je n'ai pas tout dit, je n'en ai pas dit la moitié. Ceux qui meurent, ceux qu'on enferme dans les maisons de fous, ou qu'on recueille dans les asiles, eh bien ! c'est fini, pour eux. Ils ne comptent plus. Mais ceux qui restent, ceux qui vont et viennent, travaillent, marient, ceux-là entretiennent au flanc des peuples alcooliques une plaie béante par laquelle s'écoule le meilleur des forces nationales. Nous y reviendrons.

Arrêdo Barine.

Échos

La Température

Le baromètre, en hausse dans le sud de la France, notamment à Biarritz, est au contraire en grande tendance à la baisse sur nos régions. La journée d'hier à Paris a été, à plusieurs reprises, coupée par des averse ; en outre, des pluies sont signalées un peu partout. La température varie peu ; vers huit heures du matin le thermomètre était à 14° au-dessus et atteignait 18° dans l'après-midi ; on notait 21° à Alger. En France, cette température va rester sensiblement la même ; mais le ciel est toujours chargé de nuages et aux ondées. Dans la soirée le baromètre restait à 754 mm, après avoir indiqué 758 mm dans le jour.

Les Courses

A 2 heures, Courses au Bois de Boulogne. — Gagnants de Robert Milton : **Prix d'Iéna** : Dalmatie. **Prix de Suresnes** : Libaros. **Poule d'Essai des poulaines** : Sésara. **Poule d'Essai des poulains** : Perth. **Prix Rainbow** : Le Roi Soleil. **Prix de l'Espérance** : Hexamètre.

QU'EST-CE QUE ÇA PROUVE ?

Je suis allé l'autre jour me promener aux Invalides et visiter le musée d'Artillerie. C'est très curieux, le musée d'Artillerie, et c'est très consolant aussi, parce qu'on y voit les traces matérielles de la bravoure et des peines de nos pères, des dépouilles opimes qui ne furent pas conquises avec des lunettes bleues et des fausses barbes, mais avec de la bonne fatigue et du sang rouge, par des soldats de France, dont la race n'est pas perdue, dont les vertus restent entières, en dépit de scandales individuels qui n'atteignent ni les troupes ni leurs chefs.

J'étais là, me laissant bercer au souvenir attendri et reconnaissant des actes dont ces objets de fer et de bronze furent les témoins et les trophées, lorsque devant moi passa un groupe de visiteurs. C'étaient des gens des départements, de passage à Paris ; ils entouraient un invalide, encore assez valide, qui leur montrait le musée, et qui devait être leur parent, car deux jeunes mariés et deux personnes plus âgées, un père et une mère peut-être, l'appelaient mon cousin, à bouche que-veux-tu.

Nous arrivâmes ensemble vers la clef de la citadelle d'Anvers. Ordinairement, quand on entre à main armée dans une citadelle ou dans une ville, on se passe de clef. Mais c'est l'usage d'apporter aux vainqueurs les clefs de leur conquête, qu'ils gardent comme symbole de leur victoire. C'est ainsi que j'ai vu à Notre-Dame de Kazan, à Saint-Étienne, les clefs d'un très grand nombre de villes de France suspendues au-dessous des drapeaux de la Grande Armée qui tapissent les murs de marbre de la cathédrale.

Devant cette clef de la citadelle d'Anvers, l'invalide eut l'air de rassembler ses souvenirs et dit :

— Ah ! Anvers ! Ça chauffait rudement ! J'y ai reçu un biscuit dans le côté... et j'ai bien cru... nom d'un chien !

— Mais, mon cousin, riposta la jeune femme, comment cela se peut-il ? On a écrit à qu'Anvers a été pris en 1832, et vous êtes de 1834 ?

L'invalide regarda avec mépris la gracieuse créature et répondit ces seuls mots :

— Qu'est-ce que ça prouve ?

Tout le groupe, écrasé par cette logique, garda le silence. Et je regrettais ma timidité qui m'empêchait d'aborder cet invalide, de faire sa connaissance, de lui offrir mes services.

J'aurais voulu le faire entrer comme rédacteur dans une de ces feuilles nationalistes qui ont absolument sa manière de raisonner et de respecter l'histoire, les faits, les documents.

Je me suis consolé en pensant que si ces bons journaux n'avaient pas ce vieux brave comme rédacteur, ils devaient sûrement l'avoir comme lecteur. — J. CONNÉLY.

A Travers Paris

La Cour de cassation, toutes Chambres réunies, a entendu hier le lieutenant-colonel du Paty de Clam, puis le commandant Cuignot.

M. le procureur général Manau et M^e Mornard, avocat de Mme Dreyfus, assistaient à l'audience.

La Cour de cassation, après les dépositions des deux officiers, a jugé une confrontation inutile.

LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Connaught ont quitté Paris hier matin pour retourner à Londres, avec leurs enfants, le prince Arthur et les princesses Victoria et Margaret.

Leurs Altesse Royales avaient accepté, avant-hier, un déjeuner intime donné en leur honneur par Mme Moore dans ses salons de l'avenue du Bois-de-Boulogne. Les autres convives étaient : le duc et la duchesse de Rohan, le duc et la duchesse de Gramont, Mme Arthur Paget, le lieutenant-colonel Douglas Dawson et l'honorable Reginald Lister.

Après le déjeuner, le duc et la duchesse de Connaught, accompagnés de M. Edouard Detaille, sont allés visiter les Salons du Champ-de-Mars. On sait que M. Detaille avait, il y a deux ans, exposé un grand tableau militaire où figuraient au premier plan, à cheval, le prince de Galles et son frère, le duc de Connaught, qui commandait à ce moment les troupes anglaises du camp d'Aldershot.

En quittant le Champ-de-Mars, Leurs Altesse Royales ont fait une promenade au bois de Boulogne et, après leur dîner, ont allé applaudir Mme Réjane, au Vaudeville, dans le rôle de Mme de Lavallette. Pendant un entr'acte, le prince s'est rendu dans la loge de la grande artiste pour lui apporter le témoignage de son admiration.

La duchesse Paul de Mecklembourg est allée hier au Salon. Elle a félicité sa dame d'honneur, Mlle de Flotow, qui a un très beau talent de peintre et qui a exposé un tableau très remarquable.

Le soir, la duchesse Paul de Mecklembourg a assisté à la représentation d'*Oedipe roi* à la Comédie-Française.

Son Altesse occupait les deux loges de face et avait avec elle la baronne de Flotow, l'amiral Gervais, MM. Edouard Detaille, J.-M. de Heredia, le docteur Pozzi, Victorien Sardou, etc.

Au second acte, elle est allée féliciter Mounet-Sully, l'admirable *Oedipe* roi.

Le comte de Münster, ambassadeur d'Allemagne, qui est allé représenter son souverain à la pose de la première pierre du musée d'océanographie que le prince de Monaco fait construire à Monaco, rentrera ce matin à onze heures à Paris, avec sa fille la comtesse Marie de Münster.

M. Lelianoff, maire de Saint-Petersbourg, a quitté Paris vendredi soir, se

rendant à Nice, où il rejoint ses deux filles.

Il a été salué une dernière fois, sur le quai de la gare, par les représentants de la municipalité parisienne, à qui il a exprimé sa satisfaction pour l'accueil si cordial et si chaleureux qui lui a été fait par les édiles parisiens pendant son court séjour à Paris.

La *Gazette des Tribunaux*, qui passe pour être l'organe officieux de la Cour de cassation, constate que, malgré toutes les précautions prises, la déposition de M. Paléologue n'a pas échappé à la publicité.

A ce propos, dit notre confrère, nous nous permettons de faire observer que le spectacle vraiment sans précédent auquel assiste le monde judiciaire démontre de la façon la plus frappante l'impuissance de l'interdiction de publier prématurément les actes des procédures criminelles édictée par l'article 88 de la loi de 1881. Puisqu'il en est ainsi en fait, cet article ne saurait plus continuer à être inscrit dans nos Codes.

La *Gazette des Tribunaux* espère donc que l'abrogation de cet article sera demandée dès la rentrée du Parlement.

Par décret du 28 avril, le lieutenant de vaisseau Vaud (Pierre Loti, de l'Académie française) est promu au grade de capitaine de frégate, en remplacement du capitaine de frégate Lecoq, retraité.

La fondation Carnot.

M. Georges Picot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, a annoncé hier à ses collègues que le Conseil d'Etat vient d'autoriser la Compagnie à accepter le legs de Mme Carnot.

Ce legs de cinquante mille francs, destiné à augmenter le montant de la fondation Carnot, a été porté, on s'en souvient, à cent vingt mille francs par les héritiers de Mme Carnot, la vente des diamants qui devait y pourvoir ayant atteint ce dernier chiffre.

L'Académie pourra donc disposer librement désormais des rentes de la fondation Carnot pour distribuer, selon le vœu de la bienfaitrice, cinquante-cinq secours de deux cents francs à cinquante-cinq veuves d'ouvriers chargées d'enfants.

INSTANTANÉ

JEAN BERLEUX

Le pseudonyme littéraire de M. Quentin-Bauchart, le sympathique conseiller municipal des Champs-Élysées, — l'auteur d'*Un Cœur d'honnête femme*, un livre chaste comme son titre — qui sera demain sur toutes les tables. A peine quarante-deux ans — quelques années de plus qu'Henri Lavedan, à qui il a dédié son roman dans une curieuse lettre-préface, où il rappelle les débuts du jeune académicien ainsi que ceux de Forain et de Caran d'Ache, quand il collaborait avec eux au journal *Le Monde parisien*. Membre de la Société des Gens de lettres, M. Jean Berleux a déjà derrière lui un intéressant bagage littéraire, plusieurs volumes de romans, de nouvelles et de théâtre : *Cousine Annette*, *le Roman de l'Idéal*, *la Fin de Murat*, *le Théâtre injouable*, etc. ; à citer aussi un ouvrage très documenté sur la *Caricature en 1870-71*. Membre également du Cercle de la critique, il est depuis plus de dix ans chargé de la « Vie théâtrale » à la *Revue de la France moderne*.

Il prépare en ce moment une histoire des Champs-Élysées et, sous le titre de *Fils d'Empereur* ! un roman historique dialogué, où sera mis en scène l'infortuné Prince impérial.

On vient de distribuer aux logistes de l'Ecole des beaux-arts les programmes des concours pour le prix de Rome en peinture et en sculpture.

Le sujet proposé pour le concours de peinture est dans les quatre vers du *Holla* d'Alfred Musset :

Hercule, fatigué de sa tâche éternelle, S'assit un jour, dit-on, entre un double chemin. Il vit la Volupté qui lui tendait la main. Il suivit la Vertu qui lui sembla plus belle.

Les élèves sculpteurs auront à traiter ce sujet : « Douleur d'Adam et d'Eve devant le cadavre d'Abel tué par Caïn. »

Après les *Premières Funérailles* de Barrias, c'est dur.

Rien de plus frais, de plus élégant, de plus distingué que les ravissants modèles de robes, costumes, modes, confections, ombrelles, vêtements d'enfants, créés par le Petit Saint-Thomas, en vue de son Exposition des Toilettes d'Été, dont l'ouverture a lieu demain matin.

Ses tissus légers, principalement les foulards de soie imprimés aux dessins les plus « dernier genre », sont d'un extraordinaire bon marché, ainsi que les Robes et Manteaux et une foule d'accessoires indispensables pour le voyage ou la campagne.

Le gouvernement est, nous dit-on, à la veille de publier un important décret qui est attendu avec une légitime impatience par les douze ou treize mille sociétés de secours mutuels. C'est le règlement d'administration publique fixant les conditions dans lesquelles ces sociétés seront appelées à élire leurs représentants au Conseil supérieur de la mutualité, création de la loi nouvelle. Ce règlement, qui vient d'être élaboré par le Conseil d'Etat, sur le rapport de M. Varnagoe, maître des requêtes, devra, conformément aux prescriptions de la loi, diviser la France en autant de régions électorales qu'il y aura de représentants à élire.

Détail à noter pour les féministes. Les femmes prendront part aux élections. Elles pourront même être élues à cette assemblée qui va être le grand Conseil de la mutualité française, et y siéger à côté des délégués du Sénat, de la Chambre, des compagnies savantes et des services publics intéressés.

Il est en ce moment en Angleterre une bonne douzaine de braves gens qui doivent d'être encore en vie à la télégraphie sans fils.

On a lu hier le récit du sauvetage original de ce navire qui, perdu en mer et sans aucune communication avec la côte, réussit cependant à appeler au secours et à échapper ainsi, grâce à la magie de la science, à une catastrophe inévitable.

C'est peut-être le moment de rappeler que notre compatriote Branly, le premier initiateur de ces bienfaisantes sorcelleries, a pour signe particulier de n'être pas décoré...

Hors Paris

De notre envoyé spécial à Tunis :

« Le ministre de la marine, après avoir inauguré hier matin le chemin de fer de Sfax à Gafsa, est revenu avec nous de la station de Maharrès, où un banquet suivi de fantasia nous était offert, et a retrouvé en rade de Sfax le *Cassard*, où il s'est embarqué à quatre heures. Le paquebot *Medjerda* quittait Sfax au même moment, ramenant à Tunis, par une mer superbe, les sous-secrétaires d'Etat, M. René Millet, et ses invités, parmi lesquels se trouve Mme Jules Ferry, qui a suivi une partie du voyage accompagnée de M. Charles Ferry et de quelques amis intimes.

« Le voyage officiel est maintenant terminé. Demain MM. Légrand et Mougeot iront visiter Carthage. Ils seront rentrés à Paris mardi soir. Le temps est merveilleux et très chaud. Tout le monde est bien à bord. »

Dernier écho de la guerre hispano-américaine :

On annonce de New-York que M. Allen, secrétaire du département de la marine, a été avisé par le directeur de la Compagnie suédoise de sondage « Neptune » qu'il est impossible de remettre à flot et de réparer les bâtiments de la flotte espagnole coulés à fond dans les eaux de Santiago.

Il est probable que le département de la marine américain renoncera à son droit de propriété sur ce qui fut la flotte de l'amiral Cervera et qu'il autorisera des particuliers à mettre en pièces les vaisseaux coulés, se réservant seulement tout ce qui peut avoir un intérêt historique.

Nouvelles à la Main

Carrefour Drouot, l'autre jour.

Des badauds stationnent, le nez en l'air. Béthisy s'approche et s'informe.

— C'est l'horloge pneumatique qui s'est arrêtée.

— A quelle heure ?

— Au restaurant.

— Garçon, ces pommes de terre dites nouvelles datent certainement de l'année dernière.

Le Garçon, écrasant de logique :

— Mon Dieu, monsieur, il y a vingt-quatre ans que l'Opéra est terminé, et bien des gens l'appellent encore : le nouvel Opéra !

Le Masque de Fer

LE

DOSSIER DE L'ENQUÊTE

DE LA

COUR DE CASSATION

(SUITE)

DERNIÈRE DÉPOSITION

DE

M. le commandant Esterhazy

SEANCE DU 30 JANVIER 1899

Le commandant Esterhazy. — Un jour Strong me parla du directeur de l'*Observer* ; j'ignorais que ce directeur fût une femme et *a fortiori* une juive.

Strong m'expliqua que ce journal était prêt à prendre mes articles, mais qu'il fallait avant tout que je lui écrivisse, à lui Strong, une lettre — lettre qu'il m'apportait toute faite — pour bien montrer à ce directeur que j'étais prêt à commencer.

J'étais pressé de commencer parce que, ainsi que je l'ai dit, j'étais parti de Paris très rapidement, ayant envoyé à ma femme et à mes enfants tout l'argent que j'avais ; et j'en ai la charge absolue, puisque la famille de Mme Esterhazy se refuse absolument à rien faire pour elle.

La famille de Mme Esterhazy, qui possède 800,000 francs de rente, trouve moyen de lui faire 75 francs par mois de rente.

Strong me fit dater ma lettre de Paris, prétendant que c'était préférable. Cette lettre, qu'il a dictée et qu'il a eu le singulier toupet de publier tronquée dans le *Matin*, est ainsi conçue :

Paris, le 9 septembre 1898.

Cher monsieur, Je me rappelle nos rencontres et combien j'ai eu à me louer de vos procédés.

Je sais aussi quelle attitude loyale le journal *l'Observer* a toujours gardée vis-à-vis de nombreux articles au cours de l'affaire Dreyfus et combien il a toujours été impartial.

Permettez-moi de m'adresser aujourd'hui à vous dans les circonstances suivantes : Vous savez toutes les accusations portées contre moi depuis si longtemps.

Voilà le *Figaro* des 31 mars, 1^{er}, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28 et 29 avril, donnant le dossier de l'enquête de la Cour de cassation.

L'obéissance aux ordres de mes chefs, seul guide de ma conduite dans tout ce qui s'est passé, m'a seule empêché de rien dire, de rien faire pour ma défense.

Je crois avoir jusqu'aux plus extrêmes limites le respect de cette obéissance, qui a peut-être été trop ma seule règle pendant ces longs mois.

On devait me protéger, on m'a abandonné ; je crois que je suis en droit strict de me défendre.

Tant que j'ai été militaire, je n'ai rien dit.

Aujourd'hui, je ne dois plus compte qu'à moi-même de ce que je crois devoir faire. J'ai tout subordonné d'une manière absolue aux instructions qui m'étaient données.

J'étais, du moins, en droit de croire, tout me portait à penser, qu'on m'aurait soutenu jusqu'à la fin.

Il n'en est rien et on a cru plus habile de me sacrifier, comme on jette du lest.

Lorsque j'ai vu que l'intérêt supérieur, voulu prévenir en haut lieu les vérités qu'on ignorait, on m'a imposé silence, et on m'a menacé alors qu'on aurait, tout au moins, dû m'entendre.

au lendemain même de ma mise en réforme, sans même me laisser souffler, on faisait tomber sur ma tête la note épaisse de Damocles, tonne jusqu'à en suspens.

Les récents événements m'ont montré ce qu'on peut attendre, dans de pareils moments, des juges de droit commun.

J'ai vu un juge d'instruction pendant toute retenue et oubliant le respect de sa robe dans l'emportement de ses passions et de ses haines, aller, au mépris de la loi nouvelle, jusqu'à interroger par surprise, en dehors de son défenseur, une malheureuse créature dont le dévouement était le seul crime, pour lui faire compromettre ce qu'il appelait les plumes d'aitruche, c'est-à-dire les généraux.

J'ai vu pendant quinze jours cet homme agir comme un tortionnaire.

J'ai vu le procureur de la République, le même Feuillie, me charger aujourd'hui pour me blanchir le lendemain et changer quatre fois d'opinion.

J'ai vu les juges de la Chambre des mises en accusation, sous leurs robes rouges et leur hermine, prendre la note épaisse de Damocles, assuré que ceux de la correctionnelle seront jaloux de montrer autant de discipline.

Depuis quatre jours, ma rue est pleine d'agents de la Sûreté et je ne veux pas être arrêté à nouveau.

J'ai eu un tort et je le paye cruellement : j'ai obéi avec une confiance aveugle à mes chefs, obéi avec cette obéissance passive, aveugle, du soldat d'il y a deux cents ans que je suis.

J'ai obéi trop souvent sans comprendre, sans me rendre compte ; mais je ne pouvais prévoir la disparition des uns, ni le lâche abandon des autres.

Pour prix des services que j'ai rendus, on m'a déshonoré.

J'ai supporté, je supporte tout sans dire un mot, et le jour où vous saurez la vérité, vous verrez que j'ai quelque mérite, et que, si j'étais capable de ce que tant disent, il y a longtemps que je me serais vengé du mal qu'on m'a infligé.

Je ne le veux pas, mais je vous prie d'envisager ce que c'est moi, ainsi que j'en ai donné la preuve au Conseil d'enquête, qui fais vivre mes enfants.

Il faut que je gagne leur vie.

J'ai souffert et supporté plus que ne peut supporter une créature humaine ; j'ai apporté toute l'énergie, toute la résignation et j'ajouterai, tout le dévouement dont un homme est capable.

Je ne puis pas en supporter davantage.

Je suis, monsieur le ministre, votre respectueux serviteur.

Signé : ESTERHAZY.

Signée et paraphée ne varietur.

Je crois hors de doute, que si cette lettre avait été publiée au mois de septembre, elle aurait produit un certain effet, et je ne crois pas avoir exagéré en l'ayant appelée, à un moment, un *grand-père*, d'autant plus que je l'aurais appuyée par d'autres lettres ; mais j'avais alors l'intention de ne rien publier de tout cela. Mon désir était, comme je l'avais dit à Strong, de placer quelques articles à côté et de préparer mon livre anglais.

Toutefois, comme j'avais très grande confiance en Strong, je lui lus la lettre à M. Chavignac.

Il déclara que c'était un document très intéressant, et insista pour que je lui en laisse prendre copie.

J'hésitais un peu. J'y consentis enfin, en lui disant que je ne voulais rien publier de cela tout de suite, que je voulais, en tout cas, attendre la rentrée des Chambres, et que j'entendais rester le seul juge du moment que je choisirais opportun pour parler.

Strong n'eut pas plus tôt cette copie qu'il courut la porter chez Mrs Beer, directrice de l'Observer, et un beau jour, je me trouvais tout seul, fumant, dans le petit salon que Fielders avait mis à ma disposition, et dans une tenue des plus débraillées, quand je vis, à ma grande confusion, entrer une jeune dame fort élégante à laquelle Strong me présentait comme la directrice de l'Observer, et qui fut extraordinairement démonstrative :

— Vous allez tout dire, n'est-ce pas ? me dit-elle. Cela va être une histoire très sensationnelle ; il faut tout dire. Je vais publier votre lettre à Strong, dans l'Observer (la lettre de Paris).

Je lui répondis qu'il n'y avait rien à de bien sensationnel, que j'étais décidé à ne rien publier pour le moment, que les événements qui se passaient dans mon pays étaient beaucoup trop graves pour que je me laissasse aller à agir dans un mouvement de colère.

Cette dame recommença les mêmes antennes que Strong sur la question de mes intérêts et, quand elle fut partie, je dis à Strong :

— Qu'est-ce que c'est que cette dame ? Elle est juive ? Comment, vous, féroce antisémite, me mettez-vous en relation avec des juifs ?

Strong a menti de la façon la plus complète en disant que j'ai fait des aveux.

Il avait formé, ainsi que je vais le montrer, un syndicat pour m'exploiter.

Une dépêche Havas (Londres, 2 octobre), dit ceci :

Sunday special (journal appartenant à Mrs Beer) raconte qu'un syndicat de journalistes s'est formé, à Londres, pour obtenir du commandant Esterhazy des révélations qui auraient été publiées par certains journaux anglais, mais que l'intervention d'un journaliste parisien fit échouer ce plan, et qu'Esterhazy s'opposa alors à toute publication des renseignements qu'il avait déjà fournis. Le *Sunday special* raconte une longue histoire à propos du syndicat chargé d'exploiter les relations d'Esterhazy. Ce syndicat aurait abouti à un fiasco complet, par suite de l'intervention péroratoire de la *Libre Parole* qui a acheté le silence d'Esterhazy. Ce dernier aurait eu un violent pugilat avec un des membres du syndicat, qui voulait publier ses conversations avec Esterhazy, malgré la défense formelle de celui-ci.

Je dépose des journaux anglais (trois numéros de la *London Life*) et quatre numéros de la *Libre Parole*, relatifs à ces incidents.

Strong prétend, mensongèrement, que ses sympathies pour moi avaient disparu du jour où je lui aurais fait de prétendus aveux, à Paris, dans un café.

Or la Cour trouvera, dans ces documents, des copies et des fac-similés des lettres de Strong où, avec des protestations d'amitié non douteuses, il me fait des offres d'argent très transparentes.

Il est à remarquer que l'une de ces lettres est datée du lendemain même du jour où, indigné de sa déloyauté, j'avais voulu le boxer.

Au moment où j'ai menacé de le frapper, Strong venait de me dire :

— Vous feriez bien d'accepter, dans votre intérêt, parce que vous ne nous empêchez pas de dire ce que nous voulons vous faire dire.

Je lui dis :

— Vous êtes un misérable ! Mettez-vous en garde !

Strong me répondit :

— Je ne suis pas un misérable, je suis

un « businessman », et je ne suis pas venu ici pour que tout cela ne me rapporte rien. Si vous êtes assez fou pour refuser une très belle affaire, je ne veux pas en souffrir.

Très embarrasé, furieux, sans argent, et songeant que j'étais absolument à la merci de ces gens, je ne savais que faire.

Je me procurai une liste de solliciteurs de la Haute Cour de justice ; c'était le samedi ; j'allai infructueusement chez deux dont les bureaux étaient fermés, et finalement je trouvai accablé près de M. Arthur Newton.

En Angleterre, on donne toujours de très fortes provisions aux solliciteurs ; je n'avais pas d'argent ; M. Newton accepta de prendre mes intérêts sans provision, et, à la suite de différents incidents, il adressa un exploit à Mme Beer et à l'Observer.

Devant tous les mensonges répétés de M. Strong, j'ai écrit à M. Newton qui m'a adressé la lettre suivante :

— J'ai reçu votre lettre, et je vous adresse la déclaration que vous me demandez.

Cette déclaration constate qu'à la suite d'un *verbi* adressé à Mme Rachel Beer pour demander des dommages-intérêts à propos des articles calomnieux publiés par son correspondant Strong, Mme Beer a payé une somme de 500 £ à titre de dommages-intérêts et a payé, en outre, tous les frais de la procédure (50 £, je crois).

Malgré cela, Mme Beer n'a pas cessé de faire des démarches pour me faire publier dans son journal des articles sensationnels, des révélations ou des publications de documents ; et ce n'est pas vieux, le 9 janvier courant, elle m'adressait la dépêche suivante à Rotterdam (il est bon de dire que quand cette transaction est intervenue, je lui avais fait dire à sa demande que si je publiais quelque chose en Angleterre dans un journal, je m'adresserais volontiers à l'Observer) : « Moment n'est-il pas venu pour remplir votre promesse quant aux déclarations formelles et documents surtout comme vous n'allez pas en cassation. Ecrivez. Signé : Mistress Beer. »

Cette dépêche était adressée réponse payée. Je n'ai pas répondu et j'ai encore le bulletin de réponse.

Des offres d'argent, j'en ai reçu des quantités ; je vous entretiens d'une offre de 400 francs que m'a été faite par M. Platt, solliciteur, entre le 12 et le 26 décembre dernier.

C'est tout ce que j'avais à dire sur les incidents Strong.

Je voudrais revenir sur ma déclaration relative à M. Chincholle : j'ai dit l'autre jour que M. Chincholle avait menti ; je vais le prouver.

M. Chincholle a dit qu'il m'avait vu furieux de l'accueil que me faisaient les officiers.

Il m'aurait vu furieux, je ne suis pas exubérant, mais c'est possible. Mais qu'il en ait conclu les causes de ma fureur, c'est plus étrange, d'autant plus que, je l'ai dit, des officiers avaient au contraire été, j'ai tout lieu de le croire, priés d'avoir avec moi, et ont eu une attitude tout à fait différente de celle que prétend M. Chincholle.

La scène se serait passée dans la grande salle qui donne sur la place Dauphine ; cette salle était complètement pleine de monde, mais il n'y avait (encore avec autorisation) que trois sortes de personnes : des avocats en robe, des officiers et des journalistes.

Ce n'étaient pas des officiers, au dire même de M. Chincholle.

Ce n'étaient pas des avocats. C'était, d'après lui, quatre messieurs ; ces messieurs étaient donc des journalistes.

Il est fort singulier que M. Chincholle, qui est un des doyens de la presse, n'ait pas connu un seul des journalistes auxquels je parlais (en admettant sa théorie, car je n'ai parlé à personne). M. Chincholle se promène dans cette foule. Il passe à côté du groupe où je suis, il ne s'y arrête évidemment pas, car je n'aurais pas laissé quelqu'un venir sous mon nez écouter ce que je disais. Je devais donc parler très haut, d'autant plus que M. Chincholle est sourd, d'après ce que m'ont dit ses amis.

M. Chincholle m'entend dire cette chose extraordinairement grave, et il ne grand personne à témoin parmi tous ceux qui avaient pu entendre ce que je viens de dire ; et il ne le dit à personne, il ne soulève aucun incident.

Il continue sa promenade solitaire dans cet endroit où il y avait au moins 500 personnes de sa connaissance et il ne passe près du groupe où je suis juste à point pour m'entendre faire une nouvelle déclaration capitale (celle des 80.000 francs du général Billot), toujours évidemment à très haute voix, et entendue seulement par M. Chincholle, sans s'arrêter.

M. Chincholle a beaucoup d'imagination ; ce n'est pas la première fois : lorsque le général Boulanger quitta précipitamment Paris, et au moment où tout le monde se demandait où il était, le lendemain du départ M. Chincholle affirmait, en donnant sa parole, qu'il venait de déjeuner avec lui le matin même.

Non seulement il l'affirmait verbalement, mais il l'affirmait par écrit dans un article signé de lui, paru dans le *Figaro*. Il n'était pas plus véridique quand il parlait du général Boulanger que quand il parlait de moi.

J'ai fini pour M. Chincholle.

J'ai lu dans les journaux (car je n'apprends ces choses que par les journaux, et c'est par des bribes seulement recueillies au hasard, que je puis savoir vaguement le nom de quelques-uns des témoins qui viennent déposer contre moi), j'ai lu, dis-je, que M. le général Guerrier avait été entendu.

Je sais quels sont les sentiments de M. le général Guerrier.

Je demanderai de dire deux mots à ce sujet.

J'ai été sous les ordres de M. le général Guerrier qui était mon général de brigade ; cet officier général avait donc comme devoir de m'étudier et de me connaître ; voici les dernières notes qu'il m'a données, quelques semaines avant que je ne quittasse le service actif (fin 1896) :

Notes du général de brigade. Inspection générale de 1896 : Excellent chef de bataillon, dont la manière d'être et de servir ne laisse rien à désirer. Il est distingué, remarquablement doué, à la fois du sang-froid, tout ce qu'il faut pour bien commander, et de l'avenir.

C'est en même temps lui qui, avec mon colonel, mon général de division et mon général de corps d'armée me proposait

pour la quatrième fois pour officier de la Légion d'honneur et pour lieutenant-colonel.

Comment le général Guerrier, qui me notait en de tels termes alors que j'étais sous ses ordres, en est-il arrivé à venir dire faussement, ainsi que je vais le prouver, que j'avais falsifié mes états de service ?

Au cours du procès Zola, le ministère de la guerre, prévenu des dispositions malveillantes du général Guerrier, avait fait passer une note à M. l'avocat général Van Cassel, pour mettre les choses au point.

Voici l'ordre du régiment où j'ai été cité ; la Cour n'aura qu'à s'adresser au Conseil d'administration du 135^e régiment d'infanterie, à Angers, pour la certification de ce document :

Ordre du régiment n° 82, 1^{er} septembre 1881. Un bataillon faisant partie d'une colonne commandée par le lieutenant-colonel Gorrard a été attaqué par des Arabes en nombre, le 1^{er} septembre, dans le bois, les busquets dans un bois et un défilé qu'il fallait enlever à tout prix. Le capitaine Esterhazy a abordé la position de front. Les Arabes ont été délogés par cette attaque conduite vigoureusement. Je suis heureux de pouvoir citer particulièrement... et M. le capitaine Esterhazy, qui avec sa ligne de trailleurs s'est précipité dans le bois, enlevant ses hommes avec un élan et un entrain remarquables.

Comme tout effet a une cause, j'explique la déposition du général Guerrier par des antipathies personnelles.

J'aurai une dernière déclaration à faire à la Cour :

Ainsi que je l'ai dit lors de ma première comparaison, je suis dans une situation abominable, pour employer le mot de M. le président.

L'autre jour, emporté par la vérité de la situation, un de MM. les conseillers a prononcé le mot d'inculpation.

Inculpé, je le suis, c'est-à-dire que je suis sous le coup d'une sorte d'instruction faite à mon encontre, et sans que je puisse connaître ni les charges ni la procédure, sans que je puisse faire entendre des témoins pour ma défense, ni avoir au cours des débats un avocat qui défende ma cause.

Je le dis avec tout le respect que, descendant par ma mère d'une famille de vieux parlementaires, j'ai pour la Cour suprême ; mais je m'étais, d'après les journaux gallophobes que je lisais à l'étranger, fait de la situation d'accusé, que je subis dans des conditions inouïes, une opinion que de récents événements viennent de confirmer tristement pour moi.

Dans ces conditions, j'ai l'honneur de déclarer que j'attendrai la réunion des Chambres de la Cour demandée par le gouvernement pour faire devant elles ou leur adresser toutes les explications nouvelles que je juge devoir produire.

En conséquence de cette déclaration, la Cour décide qu'elle clôt la déposition du témoin, et lui fait savoir qu'elle avisera de cette clôture M. le garde des sceaux.

DEUX LETTRES

Voici deux lettres qui, par leur netteté et leur précision, mettent fin à une série de rancœurs dont nous nous étions bien gardés de nous faire l'écho.

Ces deux lettres sont communiquées à la presse par l'Agence Havas.

La première est adressée par M. Paléologue à M. le général Chamoin :

Paris, le 29 avril 1899.

Mon général,

Une partie de la presse persiste à publier que, lors de notre comparaison du 24 avril devant les Chambres réunies, vous auriez inopinément découvert, dans le dossier dont j'étais porteur, une pièce importante que j'essayais de dissimuler.

Un mot de vous suffirait à détruire cette légende et à prouver que votre confrontation s'est passée comme nos témoins l'ont dit, et que certains qu'elle se passait, c'est-à-dire en toute loyauté, confiance et courtoisie.

Agrez, mon général, l'assurance de ma considération la plus distinguée et de mes sentiments dévoués.

Signé : PALÉOLOGUE.

Voici la réponse du général Chamoin :

Paris, le 29 avril 1899.

Cher monsieur,

En réponse à votre lettre de ce matin, je ne fais aucune difficulté de reconnaître que je n'ai pas eu à découvrir dans votre dossier la pièce au sujet de laquelle j'ai cru devoir présenter certaines observations, puisqu'elle figurait au nombre de celles qui avaient déjà été soumises à l'examen de la Cour ; j'ajoute que c'est vous-même qui m'avez remis cette pièce au cours de notre confrontation.

Je suis heureux de constater également que notre confrontation s'est passée, ainsi que vous le dites, en toute loyauté, confiance et courtoisie.

Agrez, cher Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée et de mes sentiments dévoués.

Signé : GÉNÉRAL CHAMOIN.

On ne peut que féliciter M. Paléologue d'avoir provoqué ce démenti très net du général Chamoin et d'avoir ainsi arrêté dans son essor une légende destinée à dénaturer l'un des témoignages les plus graves produits devant la Cour de cassation.

M. LOUBET

à l'Exposition des Beaux-Arts

Les artistes ne se plaignent pas du Président de la République. Pendant plus de trois heures, hier, sans s'asseoir une minute, il a parcouru leurs deux Salons, s'arrêtant aux œuvres qu'on lui signalait, appelant et félicitant leurs auteurs.

Il avait annoncé son arrivée pour deux heures. Parmi les nombreuses personnes venues pour l'attendre, nous avons reconnu :

MM. Fallières, président du Sénat ; Deschanel, président de la Chambre des députés ; M. Chauchard, MM. de Selves, préfet de la Seine ; Charles Blanc, préfet de police ; M. et Mme Turquet, M. et Mme Mesureur, Roujon, directeur des beaux-arts ; Roger-Ballu, le gouverneur de la Banque de France et Mme Pallain, Ranc, Gaillard, directeur de l'Opéra ; Thullier, président du Conseil général de la Seine ; Voyer, vice-président du Conseil municipal ; Mgr Granito di Belmonte, chargé d'affaires de la nonciature ; Mgr Mon-

tagnini, secrétaire de la nonciature ; Wallon, sénateur ; Mounet-Sully, Ricard, ancien ministre ; Pujalet, chef de cabinet du Préfet de police ; Denon, Brumant, secrétaire général de la Préfecture de la Seine ; Mangin, l'éditeur Charpentier, Vigier, directeur de la Sûreté générale ; Cavaud, Bouvard, M. et Mme Gervey, M. et Mme Clémanson, M. Frémiet, M. et Mme Olivier Sainsère, M. et Mme Demagny, M. Lépine, M. Bertrand, directeur de l'Opéra ; M. et Mme Larroumet, etc.

A l'heure dite, le chef de l'Etat descend de voiture devant l'entrée de la Galerie des machines. Les membres des bureaux des cinq jurys l'attendent sur le seuil. Ce sont :

MM. Jean-Paul Laurens, président de la Société des artistes français ; Lefebvre, Benjamin-Constant, Thomas, Barrias et Frémiet, membres de l'Institut ; Maunou, Lefort, Patricot, Rodin, Cazin, Dubufe, Jean Béraud, etc.

M. Carlus-Duran, président de la Société nationale des Beaux-Arts, s'est fait excuser par M. Roll, qu'il a prié de le remplacer ; il est forcé de garder le lit.

M. Charles Dupuy, président du Conseil des ministres ; M. Delcassé, ministre des affaires étrangères ; le général Bailloud, le commandant de Lamotte accompagnent le chef de l'Etat qui fait son entrée dans le palais à l'heure exacte. M. Jean-Paul Laurens, en une brève phrase, lui souhaite la bienvenue. Pas de discours.

M. Loubet tend la main aux artistes, à MM. Chauchard et Lozé, aux présidents des Chambres, aux deux préfets, et invite M. J.-P. Laurens à le conduire dans l'exposition, car il sait qu'il y a beaucoup de choses à admirer et il désire en voir le plus possible.

Outre les personnes précitées, un grand nombre d'artistes et de fonctionnaires sont venus ; beaucoup ont amené leurs femmes. C'est donc entre deux haies de toilettes masculines découvertes et de jolies toilettes féminines que le Président gagne l'aile gauche des galeries.

L'entrée du Salon des artistes français, il s'arrête devant un groupe en terre, un fragment de monument sculpté par Paul Dubois : *Souvenir*. Un Alsacien et un Lorrain causent ensemble de la France. M. Loubet demande l'artiste. M. Jean-Paul Laurens court après celui-ci d'un côté, M. Bonnat de l'autre. Enfin on le découvre. Le Président le félicite de ce qu'est aujourd'hui et l'interroge sur ce que sera plus tard le reste du monument. Si cela continue comme cela, la visite sera interminable.

Cela a continué. Jamais chef d'Etat n'a autant tenu à connaître la genèse et l'avenir des œuvres.

Toutes les minutes, on s'arrêtait. M. Loubet a fait appeler M. Tanoux devant le portrait de notre confrère Léon Kerst ; M. Tattegrain devant la si dramatique prise de Saint-Quentin ; M. Sallé devant un paysage où l'on voudrait avoir le temps de rêver ; M. Crozier, devant le propre portrait du directeur du protocole ; M. Chanaillès devant son paysage ; M. Léon Martin devant sa *Cour du commerce*, etc.

En certaine salle deux paysages sont successivement admirés par le président. Il voudrait serrer la main de leur auteur, qui n'est autre qu'Harpignies. Pas d'Harpignies ! Décidément la modestie est le pire de tous les vices. Le mot est de M. Fallières qui a vivement regretté l'absence de l'artiste.

Et voici le Président devant la peinture... d'un sculpteur, Antonin Mercier. Il le félicite de sa *Colère d'amour*.

De même il complimente M. Jules Lefebvre qui a fait d'abord un fort joli portrait de femme, puis celui du restaurateur du Mont-Saint-Michel, M. Edouard Corroyer, aujourd'hui membre de l'Institut. Il n'a pas volé son titre.

Un chef d'Etat doit ses hommages aux Reines. M. Loubet contemple avec respect S. M. Elisabeth de Roumanie.

Dans une salle voisine, léger incident. A un des panneaux, on a accroché le portrait de M. Deschanel, par Edouard Four-nier.

Vous avez fait un portrait tellement ressemblant, dit-il à l'artiste, que c'en est dangereux. S'il y a des abstentions à la rentrée des Chambres, est-ce que des députés seront venus ici.

Ce sera d'autant plus vraisemblable, dit M. Deschanel, faisant allusion à l'un des derniers petits faits de la Chambre, que je n'ai pas de sonnette à la main.

Encore plusieurs arrêts devant quelques tableaux, notamment devant les *Roses* de Mme de Lazallet, et voici M. Loubet dans l'intervalle qui separe, du côté gauche, les artistes français des artistes nationaux.

Alors, MM. Jean-Paul Laurens et Bonnat, qui tout le temps ont accompagné le chef de l'Etat, se retirent pour le livrer à MM. Rodin et Cazin, grands maîtres des salles voisines.

La transmission des pouvoirs ! dit à côté de moi un personnage politique.

Seulement, dit un autre avec un air d'envie, MM. Laurens et Bonnat nous reprendront tout à l'heure pour nous faire rentrer dans leur Salon, côté droit. Ici l'on ne tarde pas à rentrer au gouvernement !

Dans le Salon des nationaux, qu'on s'obstine à appeler le Champ-de-Mars comme l'on continue à appeler les salles des artistes français les Champs-Élysées, les premières œuvres qu'on présente au chef de l'Etat sont celles du peintre Dauphin.

Il félicite chaleureusement l'artiste toutounais.

— Vous me rendez mon beau ciel et je vous en remercie.

M. Loubet va saluer ensuite l'œuvre posthume de Puvis de Chavannes : un portrait de vieille femme.

Puis il semble s'arrêter avec plaisir devant les toiles de MM. Jean-Jacques Rousseau, Callot, Myrton-Michalsky, Aimé Perret, qu'il complimente, etc.

Longtemps il reste devant les paysages si remarquables de M. Cazin qu'il félicite chaleureusement ; les pastels de M. Carrier-Belleuse, les paysages bretons de M. Henri Dado.

Les sujets et les portraits de M. Jean Béraud ont un tel succès que Mme la générale Zurlinden prie son mari de lui présenter l'artiste.

Pendant ce temps, le Président s'arrête devant le portrait de J.-A. Ponsin, ressuscité par M. Lux.

Après plusieurs arrêts, on arrive dans la salle de l'art décoratif. On montre à M. Loubet un bronze très suggestif, une femme qui a l'air de vivre :

— Oh ! très joli, très joli, fait-il. Et se reprenant aussitôt :

— ... Si la Constitution me permet d'émettre devant un tel sujet mon avis. Le Président, s'arrête ensuite devant les envois de la comtesse Albazzi. Il la

félicite du médaillon qu'elle a gravé d'après M. Félix Faure et qui devait être offert au Président défunt par les promoteurs de l'alliance franco-russe. Il regarde également avec intérêt les portraits de Janssen et de M. Flammarion par le même artiste.

On l'invite à se rendre au buffet Bonnet qui a été si gentiment meublé par la maison Allez. Le moment n'est pas désagréable. Les dames vont pouvoir s'asseoir une demi-minute et les hommes prendre un sandwich en buvant de l'exquis porto blanc Sandeman ou du champagne Doyen. A partir de ce moment, les beaux-arts auront un peu tort.

Tout à l'heure, le président était suivi par une armée.

Beaucoup de bataillons vont rester au buffet pendant qu'il entrera dans la seconde aile de l'exposition des Artistes français, où sont les étonnantes Benjamin-Constant, le portrait de Mme J. von Derwils, d'une beauté si énigmatique, et celui du baron Sipière, un Rembrandt.

Il s'arrête également devant l'adorable Paul Chabas : *Joyeux Ebbats*, et devant trop de toiles pour que je puisse les signaler.

Vainement on essaye de le pousser dans le jardin de la sculpture. Voilà deux heures et demie que l'on marche. En route, en route ! Et paysages et portraits défilent. Il est près de cinq heures quand on s'engage dans l'exposition de sculpture où tant d'œuvres sollicitent l'attention. Il faut voir en courant le *Balzac* de Falguère, le *Diogène* de Boisseau, qui doit, paraît-il, valoir à son auteur la médaille d'honneur de la sculpture ; l'adorable *Vierge* que M. de Saint-Marceaux a sculptée pour l'église de Bougival, etc.

Elle est cinq heures cinq quand M. Loubet dit :

— Mais je n'ai pas vu la gravure ! Elle n'est pas prête. Les menuisiers sont encore en train de préparer les salles.

Beaucoup de gens, exténués, se félicitent de ce contre-temps.

C'est en boitant qu'ils regagnent leurs voitures. N. 1, ni, c'est fini. Elles sont rares, les occasions où les Parisiens marchent pendant trois heures cinq.

Au dehors, une nombreuse foule attend et salue le Président.

Pendant qu'il s'éloigne, tous les artistes qu'il a félicités déclarent qu'il n'y a pas d'homme plus charmant.

Charles Chincholle.

DEMAIN

de Montbelliard; ceux de la mariée : MM. Henri Turtel et Albéric Behaguel.

On vient de célébrer, en l'église Notre-Dame de Fontenay-le-Comte, le mariage du comte Christian de Tarragon avec Mlle Yvonne Millon.

Les témoins du marié étaient : le comte Georges de Tarragon, son oncle, et M. Joseph de Tarragon, lieutenant au 3^e cuirassiers, son frère; ceux de la mariée : M. René Vallette, notaire confère de la *Revue du Bas-Poitou*, et le docteur Godivier, conseiller général de la Mayenne, ses oncles.

Le prince Franz Auersperg, dernier frère du prince d'Auersperg, duc de Gottschee, de la princesse Alain de Rohan, de la princesse Ernestine de Tarragon, chanoinesse au couvent de Maria-Schul, à Brunn, et de la comtesse Ferdinand Kinsky, est fiancé à miss Florence Hazard, une jeune et riche héritière, dont le père est l'un des plus importants épiciers en gros de New-York.

Le futur, qui est âgé de 30 ans, après avoir gaspillé sa fortune et donné sa démission d'officier de uhlands, s'était fixé à New-York, où il est étudiant en médecine à l'hôpital de Long Island.

DEUIL

Les obsèques de Mme de Mombel, mère de M. de Mombel, ministre plénipotentiaire de France à Tanger, de la marquise de Tracy et de la comtesse de Lastours, seront célébrées demain matin, à dix heures et demie, en l'église Saint-Augustin.

Les personnes qui n'auraient pas reçu de lettres d'invitation peuvent considérer le présent avis comme une invitation.

On nous annonce la mort de M. Auguste Issardes, décédé à Paris dans sa 60^e année; les obsèques auront lieu demain lundi 3 mai, à 10 h. 1/2, à Saint-Honoré d'Eylau.

Les personnes qui n'auraient pas reçu de lettres de part sont priées de considérer le présent avis comme une invitation.

Nous apprenons la mort : — De la comtesse de Banelos, veuve de l'ancien ambassadeur d'Espagne à Berlin, décédée à Biarritz. La défunte laisse deux filles dont l'une mariée au marquis d'Alcedo, un des plus distingués diplomates espagnols; — De M. Pilate, un peintre décorateur de grand talent, décédé à Lille, son pays natal, à l'âge de 52 ans; — Du frère germanique de l'Institut des Frères de Saint-Gabriel, à Lille, décédé en cette ville à l'âge de 60 ans; — Du docteur Varrachon, ancien conseiller général de Maine-et-Loire; — De M. Duplex, descendant du célèbre gouverneur des Indes, décédé au château de La Houssaye (Maine-et-Loire); — De M. Nathan Bernheim, père de M. Armand Bernheim, notre confrère de la *Liberté*. Les obsèques auront lieu ce matin, à neuf heures.

Ferrari.

VIENT DE PARAÎTRE

Conservons le souvenir vivant d'une pièce qui vous a séduit, se faire une idée frappante de celle qu'on n'a pu voir, voilà ce qui est possible, facile avec le journal *le Théâtre*. Ainsi, le numéro 16 — avril — contient les comptes rendus et les vues d'ensemble de chaque acte des *Truands*, à l'Odéon; de *Messaline*, au théâtre de Monte-Carlo; de *Mme de Lavelette*, au Vaudeville, et de *Beaucoeur de bruit pour rien*, à l'Opéra-Comique. Puis les portraits des artistes, Mmes Héglon, Telma, Mitzy Dalti, Drunzer, Marlys, Avril, M. M. Fugère, Isnardon, Decori; ceux des auteurs, MM. Emile Moreau et de Lara. Deux merveilleux hors-texte en couleurs, Mme Réjane dans *Les Truands*. Enfin, comme couverture, Mlle Mastio, rôle de Héro, à l'Opéra-Comique. La *Mode au théâtre* complète par la description des toilettes. Le prochain numéro sera entièrement consacré à *Plus que Réjane*, qui a été un événement théâtral.

Chez Ollendorff :

L'admirable roman de Matilde Serao, *Adieu l'Amour*, dans la traduction de Mme Ch. Laurent. Cette nouvelle œuvre de Mme Serao aura un grand retentissement; — Dans la Collection à 2 francs, les très saillants et émouvants volumes de Pierre Gauthier, *Ombres d'Amour*, avec les dessins de F. Courbois;

Un volume de « Théâtre » de Camille Lemonnier, contenant les pièces : *la Mort, les Mains, les Yeux qui ont vu*, œuvres profondes que tout le monde voudra lire;

Enfin, du sympathique conseiller municipal M. Quentin-Bauchart, sous pseudonyme bien connu de Jean Berliex, un nouveau roman : *Un Cœur d'honnête femme*, œuvre de charme et de tendresse, qui peut être mis dans toutes les mains.

Notre Service de Librairie se charge d'envoyer ces ouvrages contre remboursement.

A l'Étranger

NOUVELLES

ANGLETERRE

SIGNATURE DU TRAITÉ ANGLAIS-RUSSE
Londres, 29 avril. — Le *Morning Post* reçoit de Pétersbourg la nouvelle de la signature, d'hier, du traité anglo-russe par lequel l'Angleterre reconnaît la Mandchourie comme sphère d'intérêt russe, et la Russie reconnaît le Yang-Tsé comme sphère britannique. — P. VILLARS.

D'autre part, l'Agence Havas nous communique le télégramme suivant :

Londres, 29 avril. — On confirme que l'arrangement anglo-russe relatif aux chemins de fer de Chine a été signé à Saint-Petersbourg.

L'Angleterre reconnaît à la Russie une sphère d'influence industrielle au nord de la Muraille de Chine, dans toute la Mandchourie.

La Russie reconnaît une influence semblable à l'Angleterre dans la vallée du Yang-Tsé-Kiang.

Les deux pays s'engagent à ne pas créer de voies ferrées dans leurs sphères respectives.

On croit aussi que la Russie promet un traitement libéral au sujet des tarifs dans la Mandchourie.

Contratant à ce qui avait été dit, l'arrangement sera limité à la Chine et ne fera aucune mention de autres accords relatifs à la Perse ou à d'autres points du globe.

D'après l'arrangement actuel, le chemin de fer de Tien-Tsin à New-Chang, qui a fait le sujet de longues controverses, tombe sous l'influence exclusive de la Russie à partir de la Muraille de Chine, bien que les ingénieurs anglais soient autorisés à surveiller la ligne sur tout son parcours jusqu'à New-Chang.

ALLEMAGNE

OUILLARD II ET LE PRÉSIDENT MAC KINLEY

Berlin, 29 avril. — L'empereur Guillaume a adressé, en anglais, la dépêche télégraphique suivante au président Mac Kinley :

« Le secrétaire d'Etat à l'Office des postes de l'empire allemand vient de me faire savoir que Votre Excellence a eu l'obligeance de donner son consentement à l'atterrissage d'un nouveau câble sur les côtes des États-

Unis. Cette heureuse nouvelle causera une satisfaction et une joie unanimes dans tout l'empire allemand, et je remercie très cordialement Votre Excellence à ce sujet. Puisque le nouveau câble unit nos deux grandes nations encore plus étroitement et contribue à faire régner chez elles la paix, la prospérité et les sentiments bienveillants ! »

Le président Mac Kinley a répondu par le télégramme suivant :

« J'ai reçu avec plaisir le télégramme de Votre Majesté concernant l'atterrissage d'un câble direct reliant les deux pays l'un à l'autre. C'est avec une sincère satisfaction que j'ai donné mon consentement à l'atterrissage de ce nouveau câble sur les côtes des États-Unis, surtout parce que j'ai vu dans ce fait une occasion de favoriser la haute mission de la télégraphie internationale, qui rapproche les nations éloignées les unes des autres et les associe d'une façon plus intime dans l'intérêt de leur bien-être, de leur bon accord et de leur amitié réciproque.

Puisse le nouveau câble former un lien de plus entre les deux pays ! C'est là ce que je souhaite et espère ardemment. »

ESPAGNE

UN PRÉTENDU ATTENTAT CONTRE LA REINE

Madrid, 29 avril. — Hier soir, on a arrêté au théâtre de la Comédie, où se trouvait la Reine Régente, la princesse des Asturies et l'infante Isabelle, un individu aux allures suspectes, un certain Chamon. On l'a fouillé et on l'a trouvé porteur d'un revolver et d'un poignard.

Interrogé aujourd'hui par le juge d'instruction, il a déclaré qu'il avait traversé le pont-garage hors de sa gaine parce qu'il avait cru qu'on voulait l'attaquer au moment où l'on est venu pour l'arrêter, et qu'alors il avait pris son poignard pour la manche pour se défendre.

Quant aux regards que, d'après le rapport des agents de la police, il aurait jetés du côté de la Reine, Chamon a déclaré qu'il avait regardé la Reine, c'était sans intention fixe. Il ne peut pas dire, au surplus, s'il a vu l'état d'ivresse dans lequel il se trouvait, s'il a ou s'il n'a pas regardé du côté de la Reine.

Il a raconté, pour prouver qu'il était en état d'ivresse, qu'au premier acte de la représentation il avait provoqué un léger désordre en confondant sa place qui portait le numéro 2 avec celle portant le numéro 40.

Il y a un an, il était allé à Cordoue afin de concourir pour une place de vétérinaire militaire, et il a été classé premier.

Parmi les papiers trouvés sur Chamon, il y avait une carte d'identité qu'il avait demandée à Cordoue pour prendre son poste de vétérinaire dans un régiment qui est en garnison aux îles Canaries. Il devait partir après-demain.

Chamon a eu à Madrid un établissement de vétérinaire qu'il a vendu.

Le juge d'instruction a ordonné la mise au secret de Chamon.

M. Silvea, de son côté, dit que Chamon est atteint de la monomanie de la persécution et qu'il n'a eu aucune intention d'attenter à la vie de la Reine. Les armes qu'il avait sur lui ont été achetées il y a plusieurs mois.

Comme Chamon est vétérinaire militaire, son procès aura lieu devant un Tribunal militaire.

ÉTATS-UNIS

L'OPINION DU GÉNÉRAL OTIS

New-York, 29 avril. — On mande de Manille au *Herald* :

« Le général Otis a dit hier qu'il croyait que les émissaires philippins essayaient de gagner du temps, et que les seuls termes qu'il pouvait accorder étaient ceux de la reddition absolue. Il a ajouté que les émissaires n'accepteraient pas ces conditions, car ils considèrent une telle acceptation comme contraire aux lois de l'honneur. Ils ont déclaré que si on leur imposait la paix de force, elle ne serait pas durable.

On annonce qu'Aguinado se trouve à San Isidro.

Washington, 29 avril. — Le total des pertes américaines pendant la campagne des Philippines, à la date d'hier, est de 138 tués et 4,411 blessés.

UN DUEL SENSATIONNEL

Le *New York Herald* nous communique la dépêche suivante :

Berlin, samedi. — Un duel sensationnel au sabre vient d'avoir lieu dans le gymnase de l'École militaire de Potsdam entre le prince de Siam, qui est en train de faire sa éducation militaire dans l'armée allemande, et un officier allemand.

Au cinquième engagement, le prince a reçu une grave blessure à la tête, qui, heureusement, n'est pas mortelle.

LES AMÉRICAINS AUX PHILIPPINES

Les Philippines demandent à suspendre les hostilités et à négocier la paix ! Voilà la grosse nouvelle du jour, nouvelle à laquelle on devait peu s'attendre.

Un colonel de l'armée d'Aguinado s'est présenté, avec un officier et un homme porteur d'un drapeau blanc, dans les lignes avancées du général Wheaton et lui a fait part de sa mission. Les parlementaires furent immédiatement envoyés, sous escorte, au général MacArthur, commandant la division du Nord, qui les a invités à déjeuner.

Le colonel — on n'est pas plus Régence — a félicité le général américain de la belle conduite des troupes des États-Unis et de l'entrain qu'elles avaient montré au passage audacieux de Rio-Grande, où les Espagnols avaient été tenus en échec en 1896. Il a expliqué la défaite des insurgés par le fait d'une méprise : ils auraient pris une force américaine pour une force philippine.

Les parlementaires ont été conduits, à Manille, au général Otis. Là, ils ont déclaré qu'Aguinado demandait un armistice jusqu'à ce que le Congrès philippin, convoqué pour lundi, se soit réuni et qu'un plébiscite ait permis aux indigènes de se prononcer sur la paix ou sur la guerre.

Le général Otis a répondu qu'il ne reconnaissait pas le gouvernement philippin et que, par suite, il ne pouvait traiter avec l'émissaire d'Aguinado. Il exige que les troupes des insurgés capitulent immédiatement et sans conditions. Les parlementaires ont paru peu satisfaits et ont demandé à réfléchir avant de faire connaître le dernier mot.

A Washington, on a accueilli avec satisfaction le bruit de ces ouvertures, mais sans trop y compter, car on craint que le rusé Aguinado n'ait voulu simplement que gagner du temps, pour refaire son armée. Néanmoins, comme la guerre, en se prolongeant, cause d'assez vives préoccupations aux États-Unis, on attend que la Commission des Philippines prie le général Otis d'apporter quelque atténuation à ses exigences.

M. Mac Kinley a adressé un télégramme au général Otis pour le féliciter des succès de l'armée et de la proposition d'armistice des insurgés. Le Président est, dit-on, vivement désireux de ne pas laisser échapper cette occasion de mettre un terme à cette rude expédition. Aussi, tout porte-t-il à croire que la paix est prochaine.

Marc Landry.

LE DÉPART DE M. DRUMONT

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Alger, 29 avril.

Le punch d'hier soir, qui s'intitulait : « Adieu à Drumont », n'était qu'un avant-goût des vrais adieux. La fête battait son plein et M. Drumont, exténué, se hâtait déjà vers la sortie, à peine reconnu, à peine suivi dans la rue noire où stationnait sa voiture. Cette scène avait été d'une rapidité triste. Pourtant, une vingtaine de femmes, quelques heures au vent, se bousculaient autour de lui, dans un élan impudique et irraisonné, et à toutes M. Drumont distribuait des « merci » d'une voix éteinte et des poignées de mains harassées. Il s'éloignait, pressé, sans cris, au grand trot de ses chevaux. Rien de folâtre dans tout cela. On n'avait pas voulu que la première séparation un peu du tumulte accablé.

Mais Alger est la ville des contrastes : le départ définitif a eu lieu aujourd'hui, en plein soleil clair et en plein midi. A vrai dire, l'émotion ne paraît pas avoir été très vive. Un peu avant l'heure, cent curieux se bousculaient sous les fenêtres du Royal-Hôtel. Il y avait bien le double de jolies curieuses. Les femmes ne sont-elles pas toujours les dernières à se souvenir ? A l'hôtel, la descente de l'escalier est déjà coupée de stations de bouquets, d'embrassades. Tout le personnel féminin a été soigné. Ces dames attendent, rangées, et M. Drumont connaît son devoir : il se hâte de leur faire ses adieux. Quand les députés s'installent, on fait mine de trépanner un peu autour. Une clameur fatiguée s'élève : c'est de l'enthousiasme qui n'a pas déjeuné. Les dernières promesses s'échangent. Mais M. Drumont reviendra. Quand ? Il ne le dit pas, et les quatre voitures, où s'accrochent encore des femmes, roulent vers le bateau.

L'entrée du ponton, incident. Le maire d'Alger, accompagnant le député, est arrêté par un simple douanier. On ne passe pas depuis l'affaire de Sidi Ferruch. M. Voynet a pris l'habitude d'être arrêté. N'importe ! Elle est forte, celle-là ! Il proteste avec énergie. M. Drumont intervient. L'implacable douanier ne se laisse pas fléchir. Cinquante centimes : le maire acquitte le droit de passage et le douanier bataille encore. Pas régulier, ces formalités ! Que veut-il ? C'est violent à la fin. Le maire, impatient, met le pied sur le règlement et sur le ponton et, s'adressant aux journalistes : « Vous direz qu'on laisse entrer les Juifs ici pour dix sous et qu'on refuse le maire d'Alger. »

Sur la passerelle, on se rassemble encore. M. Jean Druart rejoint M. Drumont. — Mon affaire revient en correctionnelle, le 4 mai, dit-il. Je pars quand même. Je compte faire défaut, à moins de regagner Alger d'un saut.

Un jeune homme présente des souhaits à M. Drumont : « Tachez de faire sortir de prison Max Régis, et si les moyens de persuasion n'aboutissent pas, comptez sur nous pour employer la force brutale. » M. Drumont remercie, mais on le devine sceptique. Il remercie toujours, M. Drumont. Maintenant, il court à l'arrivée du bateau. Les paniers anassés là, tombe, se relève et escadale enfin l'obstacle. Debout dans le soleil, il fait flotter son écharpe tricolore frangée d'or aux yeux du peuple éboui. C'est son adieu.

Dans quelques jours, on entendra, à la Chambre, M. Edouard Drumont. Il ira exposer à la tribune du Parlement les faits dont il a été témoin et les protestations passionnées que ces faits lui suggèrent. D'autres, paraît-il, se joindront à lui. On veut une grande bataille anticipée.

Que restera-t-il du voyage de M. Drumont ? Alger s'ennuie dans l'attente bleu et l'effacement du soleil. Les spectacles, des fêtes où les femmes jettent des fleurs, des jeux quand même. Qu'importe si l'argent devient rare, si les affaires chôment ? C'est ici le triomphe de la fragilité. Gens de Paris et d'ailleurs, accourez donc en foule solliciter notre aide badauderie du plaisir, s'il vous plaît. Alger ignore ce que lui vaudront l'heureux et court voyage de M. Drumont. Il ne veut rien avoir aujourd'hui de ces agitations qu'une chose : il s'est admirablement amusé.

R. Marie-Lefebvre.

REVUE DES JOURNAUX

A propos d'un incident qui s'est produit ces jours derniers, notre collaborateur M. George Duruy, professeur d'histoire et de littérature à l'École polytechnique, adresse au *Temps* la lettre suivante :

Monsieur le directeur, Certains journaux donnent de l'incident qui s'est produit récemment à l'École polytechnique une version erronée qui l'aggrave. Ce même intérêt de mes élèves, qui j'invoque, hier, comme explication de mon silence, n'est pas vrai que mes élèves, et d'ailleurs, de ce qu'ils venaient d'entendre, aient été le cours en vociférant des injures contre moi. Les meneurs, une trentaine — dont il me paraît superflu d'indiquer la provenance — ont daigné se contenter de réclamer, au début, ma démission. La beauté de cet acte se suffit à elle-même. Si le russe nationaliste eût été d'usage, c'est qu'elle est vraiment bien difficile à satisfaire.

Enfin, il est faux que je me sois réfugié chez le général pour mériter des réprimandes de la part des mes élèves. On n'assomme pas encore les professeurs, à l'École polytechnique, et si l'ordre avait été très promptement rétabli, une énergique intervention du capitaine de service, j'ai fait ma leçon comme si rien ne s'était passé. J'ai dit, au milieu d'un profond silence, tout ce que j'avais à dire, y compris — à la fin — quelques mots très simples, mais fermes, sur le procédé dont on venait d'user.

J'ose espérer que les gens qui me connaissent m'ont fait l'honneur de deviner qu'un pareil incident, s'il était de nature à m'affliger, en raison de la brutale intolérance qu'il révèle, avait dû être tout à fait impuissant à m'émouvoir.

Un journal, qui le souvenir de Norton devrait rendre prudent dans ses affirmations, ne prétendait pas moins, hier soir, qu'un « polytechnicien » lui avait déclaré que M. Victor (sic) Duruy « était parti sous les huées et même avec une certaine précipitation ». Si ce « polytechnicien » existe — ce dont, pour l'honneur de mon École, je veux douter — j'ai le regret d'être obligé de déclarer qu'il ment éhémentement.

Telle est la vérité sur cet incident, regrettable sans doute, mais beaucoup moins grave que ne l'ont prétendu les journaux qui ont si étrangement sacrifié l'intérêt des élèves de l'École polytechnique en présentant leur

conduite comme beaucoup plus répréhensible encore qu'elle n'a été. Mais ne fallait-il pas avant tout profiter de la circonstance pour essayer d'atteindre et de frapper l'écrivain profane et dévoué à l'armée, qu'il respecte et qu'il aime, mais qui — précisément parce qu'il se fait de l'honneur de cette armée une idée très haute — refuse obstinément de faire fonction de desservant dans la chapelle où l'on célèbre un culte à la mémoire du colonel Henry ?

Peu m'importe, d'ailleurs, ces perfides mensonges jetés à l'ocasion de deux sous lesquels on submerge la France. J'aime assez la vérité et la justice pour trouver doux d'avoir à pâtir un peu pour elles.

Veuillez agréer, etc.

George Duruy.

L'Agence Havas a communiqué hier aux journaux la note suivante :

On lit dans un journal du soir qu'un émissaire se déclarant envoyé par M. Charles Dupuy, président du Conseil, et par M. Lebret, garde des sceaux, se serait rendu à Londres auprès du comte d'Estenazy, pour lui demander d'échanger les papiers qu'il détient contre une somme d'argent.

Nous sommes autorisés à déclarer que MM. Charles Dupuy et Lebret n'ont jamais chargé qui que ce soit d'une semblable mission.

M. Clemenceau, dans l'*Aurore*, constate qu'il manque des pièces au dossier de la Cour de cassation et il invite le président de la Cour, M. Mazeau, à faire son possible pour se les procurer.

Ces pièces sont : 1^o le rapport du capitaine de gendarmerie Lebrun-Renaud au général Billot, ministre de la guerre; 2^o les rapports de la Préfecture de police favorables à Dreyfus, fournis en 1894 et qui ont disparu depuis; 3^o l'acte d'accusation occulte rédigé par le colonel du Paty de Clam pour convaincre les juges dans la salle de leurs délibérations; 4^o le rapport dressé sur le dossier secret par le général Goussier et M. Wattine, gendre du général Billot; 5^o enfin, la pièce renvoyée de la Guyane et dont l'existence a été signalée par une lettre de M. Gachet, membre du Conseil supérieur des colonies.

Le Lisour.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les infortunes recommandées : A. J. M. (pour la famille Mutin, 40 francs; pour Mme veuve Conte, 40 francs) 20 francs.

AU PARQUET

M. Lemerrier, juge, a été chargé par le Parquet de l'instruction des vols commis au préjudice de la maison Dufayel. Jusqu'à présent, vingt-et-un employés sont sous les verrous. Ils seront interrogés la semaine prochaine, quand ils auront fait choix de défenseurs.

Les vols commis par ces comptables infidèles s'élèvent à 200,000 francs.

M. Flory a terminé complètement son information contre Decrion, Groult et Le Rendu. Il communiquera son dossier mercredi au Parquet.

MORT TRAGIQUE D'UN VOLEUR

L'avant-dernière nuit, vers minuit et demi MM. Georges et André Cleisse, fabricants de bicyclettes, venaient de rentrer chez eux, 21, rue Notre-Dame-de-Nazareth. Au premier étage, lorsqu'ils entendirent retentir le tinte électrique qui annonce l'ouverture de la porte d'entrée de leur magasin, au rez-de-chaussée.

Ils s'armèrent l'un d'un sabre, l'autre d'un revolver, et descendirent. Ils trouvèrent deux individus qui, munis d'une lanterne sourde, étaient en train de dévaliser le magasin, tandis qu'un troisième faisait le guet dans la rue.

M. Georges Cleisse cria : « Au voleur ! » en tirant un coup de feu dans la direction du gendarme. Celui-ci ne fut pas touché, mais il fut tellement peur qu'il se sauva à toutes jambes en criant : « Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! » et alla se jeter sur deux gardiens de la paix qui l'arrêtèrent.

Puis on se mit à la recherche des deux autres. On en retrouva un caché dans la cave de l'immeuble. Il fut envoyé avec son camarade. Quant au troisième, on ne savait ce qu'il était devenu des cris horribles qu'il avait retentis dans la cour. On y courut et l'on vit un homme pendu par les mains à une gouttière et se débattant désespérément dans le vide.

C'était le voleur, qui avait grimpé par l'escalier sur le toit, dans sa précipitation, il avait glissé et roulé jusqu'au bord. On l'émancipa, mais il ne put se relever. On le porta dans une chambre voisine, mais il ne put être relevé et mourut.

Ses deux complices, nommés Auguste Dubois et Emile Dubreuil, demeurant ensemble, 23, rue de la Glacière, ont été conduits au Dépôt, après interrogatoire.

Deux agents de la Sûreté passant, hier matin, place Bréda, ont surpris un individu au moment où il s'emparait de colis postaux, dans une voiture dont le conducteur était momentanément entré dans un magasin.

Cet individu, qu'ils ont aussitôt conduit chez M. Cornette, commissaire de police, a dit se nommer Gaston Abillon. A ajouté que, ne trouvant pas à gagner sa vie comme garçon marchand de vins, il s'était adonné au vol des colis postaux, notamment. Il a avoué en avoir déjà commis une cinquantaine, sans avoir été jamais surpris.

M. Cornette l'a envoyé au Dépôt.

M. Verne, teinturier, demeurant rue de la Perle, à Malakoff, regagnait avant-hier son domicile, en compagnie de son fils, Adrien, employé des postes et télégraphes, et de son commis, M. Dupont, lorsqu'il fut de distance de leur demeure les trois hommes furent entourés par plusieurs rôdeurs qui leur cherchaient querelle. Ils tirèrent courageusement tête à leurs adversaires dont le but évident était de les dévaliser. Ils durent succomber sous le nombre. Le fils de M. Verne reçut, au cours de la bagarre, un coup de couteau qui le blessa grièvement à la main droite.

Une dame Michel, que le bruit avait attirée hors de chez elle, a été frappée par un des bandits d'un coup de lanière qui lui a crevé l'œil gauche.

Les blessés, dont l'état n'est pas heureusement très grave, ont pu rentrer chez eux, sans autre encombre, les malfaiteurs ayant détourné jantes à la vue des agents qui accouraient, attirés par les appels des victimes.

LE FEU

Un incendie s'est déclaré l'avant-dernière nuit, vers minuit, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 164. Le feu avait pris naissance au rez-de-chaussée, dans un atelier de menuiserie. Les pompiers de la caserne de Chaligny l'ont éteint, après une heure d'efforts.

Les dégâts ont été évalués à une somme assez importante. Il n'y a eu aucun accident de personnes.

Etrange coïncidence, un autre incendie éclatait, presque à la même heure, également

dans un atelier de menuiserie, chez M. Tholet, place du Marché-Saint-Honoré, 27.

Une demi-heure de travail a suffi aux pompiers pour arrêter les progrès des flammes.

Enfin, à une heure et demie du matin, on signalait un troisième incendie dans le sous-sol de la maison sise au n^o 51 de la rue du Rocher.

Le feu, qui, à l'arrivée des pompiers, avait déjà pris une certaine extension, a pu néanmoins être assez rapidement éteint.

Jean de Paris.

Memento. — Un homme d'une quarantaine d'années s'est jeté, hier matin, de la plate-forme du premier étage de la Tour Eiffel. La mort a été instantanée. Le cadavre de ce désespéré, dont l'identité n'a pu être établie, a été envoyé à la Morgue par M. Pélard, commissaire de police.

J. de P.

LA SANTÉ PUBLIQUE

La vie surmenée que l'on mène à Paris exige une nourriture saine, mais surtout un vin tonique et fortifiant. Le meilleur de tous est le délicieux vin de France Lextris. Livraisons depuis 6 bouteilles : 70 c., le blanc 80 c., la bouteille d'un litre verre compris et repris pour 5 c.; escompte 3 0/0. Avenue de l'Opéra, 14.

Informations

Armée. — sont promus dans le corps du contrôle de l'administration de l'armée :

Un grade de contrôleur général de 1^{re} classe, M. Hamant, contrôleur général de 2^e classe, M. Hamant, contrôleur général de 2^e classe, M. Burgard, contrôleur de 1^{re} classe; Au grade de contrôleur de 1^{re} classe : M. Chaumont, contrôleur de 2^e classe.

Marine. — sont nommés :

Le capitaine de frégate de Beausacq, au commandement du croiseur de 3^e classe le *Lavoisier*, dans l'escadre de la Méditerranée; Le capitaine de frégate Barry, au commandement du croiseur de 3^e classe le *Cosmo*, destiné au Levant;

Musiques militaires	
30 avril.	De 4 à 5 heures.
TUILERIES. — 36^e d'infanterie.	
Marche dahoméenne.....	SCHLEMMER
Ouverture des Deux Roses.....	DE GROS
Dances hongroises.....	DE GROS
Musique sur Paul et Virginie.....	V. MASSÉ
Sur les ailes de la Nuit.....	CARL FAUT
PALAIS-ROYAL. — 43^e d'infanterie.	
Le Rhin.....	SCHWARTZ
M. Boniface.....	LACOMME
Copélie.....	DEBRES
Leoberg.....	WAGNER
Les Hydopathes.....	GUNG'EL
LUXEMBOURG. — 38^e d'infanterie.	
Fatinitza.....	V. SUPP
Sancti-Cécile, ouverture.....	L. CHIFF
Caravane de Venise.....	DEBRES
Babilage.....	GILLET
Sigurd, fantaisie.....	REYER

PARC MONCEAU. — 74^e d'infanterie.	
Marche républicaine.....	GABRIEL
Poète et Paysan, ouverture.....	SUPP
Dolores, valse.....	DEBRES
Le Prophète, fantaisie.....	MYSTERER
Polka des Pachas.....	G. ALLIER
JARDIN DES PLANTES. — 92^e d'infanterie.	
Alsace-Lorraine.....	BEN TAYOU
Ouverture de Guillaume Tell.....	ROSSINI
1 ^{er} acte de La Traviata.....	VERDI
Marche chinoise.....	RAYNAUD
Violette bleue.....	GUNG'EL

SQUARE PARMENTIER. — 4^e d'infanterie.	
En l'honneur de redoublé.....	V. TURNE
Guillaume Tell, ouverture.....	ROSSINI
Mon Etiole, valse.....	DEBRES
Hamlet, fantaisie.....	A. THOMAS
La Bavarde, polka.....	SELLENICK

BUTTES-CHAUMONT. — 113^e d'infanterie.	
Sous la Bannière de la Victoire.....	VON BLON
Le Bravo, ouverture.....	SALVAYRE
Dance savoyarde, pour harpe.....	DEBRES
La Fille de l'Alcade.....	G. MARIE
Estrella, valse espagnole.....	G. THÉRET
PARC MONTSAURIS. — 120^e d'infanterie.	
Marche militaire.....	COQUELIN
Mireille.....	BISSOLATI
Frileuse, valse.....	RICHOUX
Gitanilla, suite d'orchestre.....	LACOMME
La Morenquette, polka.....	SELLENICK

Spectacles, Plaisirs du Jour

FOLIES-BERGERE	Téléph. 102.59. — 81/2
La Princesse au Sabbat — LES BRAZZI	
OTERO — JANE THYLLA	
Jouée, dim. et fêtes, 8 h. 1/2	
FOLIES-BERGERE	

NOUVEAU CIRQUE	Téléph. 214.81. — 81/2
Les LIONS LUTTERS	
Merc. jeudi, dim. et fêtes (à l'Eau) à l'Eau	
matinées à 2 h 1/2	
NOUVEAU CIRQUE	

CASINO	LES ANGILOTTI
DE	LES SEIGNEURS DUNBAR
PARIS	LE CHIEN DE PAOLIS
	LA MONTAGNE D'ALMANT
	Angèle Héraud — Renée Gautier.

OLYMPIA	Tous les soirs spectacle varié.
	LITTLE TICH
	LA TORTUJADA, la célèbre troupe arabe
	Hadi-Abdullah. — Les 7 Pêcheurs
	Théâtre, Suzanne Deriva. — Le Willy OLYMPIA
	Dimanches et fêtes, matinées.

ELDORADO	Célestes, Delmarre, Raiter, Blondel
	La Manille. — Dim., jeudi et fêtes, matinée à 2 h.
SCALA	L. BALTZ, FORDYCE. — Pour qui s'emballe-t-y? revue. Fragon, P. Darty.
	Le Vieux Marcheur de la Scala: Bertholy, Puget.

AMBAassadeurs	8 h. — M ^{me} L. Fleuron, Gaudet, Debernay, etc.
	M ^{me} Lejal, Vasser, Tabler, Phil. Les Paxton, etc.
LA BODINIÈRE	Tous les soirs
	Matinées-Conférences. — Le soir, Spectacle.

PARISIENNA	Anna Thibaud, Villé-Dora, Vilbert, D. de Castelnau, J. de B.
	21, rue de Valenciennes, 21. — La Demitelle de chez Maxim. Girier

TRETEAU 58, rue Pignolle, Tél. 136.42. Les soirs, 9 h 1/2 : Fursy, Hyspa May, Et Allez donc! Le Gallo et Mary Aubert.

LES MATHURINS 121.41. — 91/2. Bonnard, Balha, Fragerolle, Guyon, 36, r. Mathurins. — Vite l'Alme! Marguerite Deval.

LES CAPUCINES 91/4. La Soirée Bourgeoise: Galipaux, Mlle Bréval, 39, B. Capucines. Tél. 136.40. La Revue: 31, rue de Valenciennes.

CIRQUE MEDRANO 240.65. — 8 h. 1/2. Attract. nouv. Matin. Dim. Jend. fêtes, 2 h 1/2.

MOULIN-ROUGE 240.65. — 8 h. 1/2. Tous les soirs, 8 h. 1/2. Spectacle-Concert-Bal. Tous les Samedis, Grande Fête de Nuit.

CIGALE 407.60. — Tous les soirs, 8 h. 1/2. Vélus: pièce-féerie en 2 act. et 3 tabl.

CARILLON 43.75. — Avenue. — Téléph. 256.43. 91/2. Lignes-Lignes-Lignes-Gilb.

GRANDS MAGASINS DUFAYEL 2 h. à 6 h. Attract. variées.

LA VIE 43.75. — Avenue. — Téléph. 256.43. 91/2. Lignes-Lignes-Lignes-Gilb.

GRANDE ROUE 43.75. — Avenue. — Téléph. 256.43. 91/2. Lignes-Lignes-Lignes-Gilb.

TOUR EIFFEL 43.75. — Avenue. — Téléph. 256.43. 91/2. Lignes-Lignes-Lignes-Gilb.

BYR JUMELLES 43.75. — Avenue. — Téléph. 256.43. 91/2. Lignes-Lignes-Lignes-Gilb.

AVIS MONDIAUX

Correspondance personnelle

X. Y. Z. Pour voir ou soir. Téléph. Marceau.

Chevaux et Voitures

LABOURDETTE 43.75. — Avenue. — Téléph. 256.43. 91/2. Lignes-Lignes-Lignes-Gilb.

LABOURDETTE 43.75. — Avenue. — Téléph. 256.43. 91/2. Lignes-Lignes-Lignes-Gilb.

OMNIBUS 43.75. — Avenue. — Téléph. 256.43. 91/2. Lignes-Lignes-Lignes-Gilb.

JOLI CHEVAL 43.75. — Avenue. — Téléph. 256.43. 91/2. Lignes-Lignes-Lignes-Gilb.

TRES JOLI CHEVAL 43.75. — Avenue. — Téléph. 256.43. 91/2. Lignes-Lignes-Lignes-Gilb.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJUDICATIONS

PARIS

MAISON R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

HOTEL R. DE SAINTONGE 63.00. — 183 m². M. à p. 100,000. A. Adj. s^r 1^{er} ench. ch. not. 16 mai 99. S'adr. à M^{re} TANSARD, not. à Paris, 65, rue Turbigo.

Province

ADJUDICATION DE LA PROPRIÉTÉ DE S^r MARIE DE LA MOULLEURIE qui devait avoir lieu le 7 mai 1899, par le notaire de M^{re} BAUMEYER, notaire à Orléans, n'aura pas lieu.

DOMAINE DE LA RIVIERE

Commune de MOULINS-LE-CARONNEL, à 8 kilom. d'ALENÇON. Retenue, parc, deux fermes, d'un revenu total de 5,000 francs.

EDJÉ vendredi

ADJUDICATION D'UN DOMAINE (S^r Inf.), 6 kilom. gares Aulnay et Saint-Victor (ligne Paris-Dieppe). Grand chalet, Parc. Location nettes 6,800 francs. Gliboy. M. à p. 200,000. On adjugera. S'adr. au not^r.

DU DOMAINE ET CHATEAU

Situé à 4 kilomètres de Troyes (Aube), 2 heures de Paris. Cette Propriété est d'une contenance de 30 hectares environ d'un seul tenant. Chateau style Henri II entouré d'eau, belles dépendances, parc dessiné par Le Nôtre, vastes canaux, chasses et pêche en tout temps, glaciers, vergers, prés, terres labourables. Revenu annuel par baux emphytéotiques, 10,000 fr. Mise à prix fixée par le poursuivant, 10,000 fr. — S'adresser, pour les renseignements, à M^{re} QUEST et Guillemot, avoués, et Baillet, notaire à Troyes.

VENTES A L'AMABLE

Environ de Paris

AVENDRE, Tr. B^{re} Prop^{re}, Valenton (S.-O.), 10 hect., vue, eau, bois. GARCET, not. à Valenton, S^r Georges.

COMMISSAIRES-PRISEURS

Expositions et Ventes

VENTE aux enchères, 8 mai, 2 h., TAPISSERIES Anciennes: Draps, Pelisses, Aubusson, Flamandais. Catalogue sur demande à M^{re} MARINEN, not. à Troyes.

PARIS

JOLI HOTEL Jardin de 450 mètres, construction récente, décoration artistique, près du Bois, 3 bis, avenue Montparnasse.

PARIS

BANQUE DE PARIS, à 12 kilom. de la Ville, près gare et tramway, BEAU CHATEAU en parfait état. Situation salubre, vue magnifique. Gaz, eau, calorifère et téléphone, très grands communs, grand parc boisé, jardins potagers, serres, etc. A VENDRE, cause départ, valeur du terrain, soit 5 francs par mètre (tout bâti), dont les 2/3 peuvent rester en hypothèque. — Rien des agences. Ecrite L. S. 50, Figaro.

Province

BEAU CHATEAU XIII^e SIECLE, parc, rivière, 5 fermes, à VENDRE bloc ou partie. Prix très mod. Ecr. RAPHAEL, p^{re} r^{te}, Montignac (Dordogne).

Etranger

A VENDRE, en SUISSE, près ville importante, superbe PROPRIÉTÉ d'agrément et rapport. Terrain plat, vue superbe, eau, gaz, calorifère, etc. S'adresser à M^{re} MARINEN, not. à Troyes.

AVIS

Tous les MÉRCADES, les annonces publiques sous cette rubrique sont au tarif réduit de 3 francs la ligne. Ce Tarif n'est applicable qu'aux PARTICULIERS.

MAISONS RECOMMANDÉES

Objets artistiques

PIANO modèle PAPE, 35, B^{re} N^{re} Nouvelle, 1^{er} ét.

Hygiène, Médecine, Pharmacie

VIN DE COCA MARIANI, 41, boulevard Haussmann.

Dyspepsie — Gastralgie — Mauvaise digestion. **DELIXIR TRI-DIGESTIF** de J. PAQUIGNON. Mieux de gorge. Extinction de voix. Aphtes. GARGARISME SEC DU D^r WILLIAM. — Remède. PHARMACIE NORMALE, 91, rue Drouot, Paris.

MAISONS RECOMMANDÉES

Objets artistiques

PIANO modèle PAPE, 35, B^{re} N^{re} Nouvelle, 1^{er} ét.

Hygiène, Médecine, Pharmacie

VIN DE COCA MARIANI, 41, boulevard Haussmann.

Dyspepsie — Gastralgie — Mauvaise digestion. **DELIXIR TRI-DIGESTIF** de J. PAQUIGNON. Mieux de gorge.

PARIS GRANDS MAGASINS DU PARIS

DEMAIN LUNDI 1^{er} Mai

LOUVRE

DEMAIN LUNDI 1^{er} Mai

TISSUS, VÊTEMENTS D'ÉTÉ

NOMBREUSES et BELLES OCCASIONS. — Charmantes NOUVEAUTÉS FRÂCHES et LÉGÈRES

Taffetas soie noir, garanti à l'usage. La mètre 4.75 et 3.85	Popeline du Louvre pure laine, grande largeur. La mètre 1.90	Costume en foulard ou linon, garni volant pour dames. 59.00	Quartier-Maitre en cheviotte bleue pure laine, double col, piqué blanc, pour garçonnets. 3 à 7 ans 8.50 8 à 12 ans 9.90	Gants de castor nuances jaunes naturels, peau 3 boutons pour dames. La boîte de 6 paires 8.00	Costumes complets pour hommes, forme drap peigné, toutes nuances. 39.00
Faïlle et Taffetas glacés, nuances et coloris haute nouveauté. La mètre 2.75 et 2.25	Toile parisienne noire et couleurs, pure laine. La mètre 2.15	Costume pour dames. 49.00	Toilette de communiant en tulle blanc, empiècement plis et jours, voile arrondi. Les 3 pièces 17.50	Laize broderie Venise, nuances blé. Largeur 0.55. La mètre 3.50	Pantalons pour hommes, drap fantaisie, pure laine, qualité garantie. 9.75
Vérifiable pongée Shanghai imprimé, tout soie, dessins exclusifs et nouveaux. Largeur 0.55 et 0.51. La mètre 1.95 et 1.45	Toile de Vichy pour peignoirs. Largeur 1.00. La mètre 0.55	Peignoir batiste orné petite plis et broderie. 12.50	Chapeaux Directoire ornés d'avances et d'une voilette de dentelle. 19.75	L'Idéal plastron breveté, en batiste, molle et dévoté la poltrone. (Compteur des Corsets) 7.75	Souliers Richelieu chevreau glacé, bouts droits, talons Louis XV, pour dames. 10.75
Occasions remarquables en Soieries fantaisie, broches, rayées et imprimées sur chaîne. Taille réelle de 4 à 8 fr. La mètre 3.90, 2.95 et 2.65	Boléros en drap noir et couleurs, doublés soie. 35.00 et 25.00	Jupe nouvelle forme en fantaisie damier noir et blanc, doublée alpage. 19.75	Charlotte soleil, fond paille, passe mouseline et dentelle. 2.90	Bas coton noir garanti, maille fine. La paire 0.55	Graphophone Columbia renfermé dans une boîte vernie, façon armoire. 39.00
Cover-coat mélangé, pure laine, haute nouveauté de la saison, pour costumes. Largeur 1.20. La mètre 1.90	Collet avec empiècement satin, brodé jais, et volant tulle craguê. 22.00 et 16.00	Vareuse drap mélangé, doublée polonoise, pour fillettes. 4 à 5 ans 11.50 6 à 7 ans 13.50 8 à 9 ans 15.50 10 à 11 ans 17.40 12 à 13 ans 19.50	En-Cas nouveautés sélections fines, teintes unies, manches laques assorties. 6.75	Chemises pour hommes, sélections écossaises, dispositions nouvelles. 2.65	Choix immense de rouleaux photographiques: Chansonnets, romances, monologues et orchestres militaires, très soignés. Le rouleau 1.75
	Boas en plumes d'autruche, très belle qualité, noir et couleur. Longueur 1.25. 39.00 et 29.00	Quartier-Maitre cheviotte plastron jersey, 3 ans 4 et 5 6 et 7 8 et 9 10 et 11 ans 13.50 14.50 15.50 17.00 19.00		Canotier paille fine ou paillasson, belle qualité, pour hommes et cadets. 1.45	

PARIS

AU BON MARCHÉ

Maison Aristide BOUCICAUT

Lundi 1^{er} Mai et jours suivants

EXPOSITION SPÉCIALE DES

TOILETTES D'ÉTÉ

Pour Dames, Hommes et Enfants

ÉTOFFES NOUVELLES, TISSUS LÉGERS

AMEUBLEMENTS POUR LA CAMPAGNE, ARTICLES DE VOYAGE ET DE SPORT, JEUX DE JARDIN, PHOTOGRAPHIE, etc.

Affaires Exceptionnelles à tous nos Comptoirs

PARIS

PYGMALION

Maison GEORGES URION

84 Sébastopol — Rue Rivoli — Rue St-Denis — Rue des Lombards

LUNDI 1^{er} MAI

ET JOURS SUIVANTS

EXPOSITION GÉNÉRALE

NOUVEAUTÉS de la SAISON d'ÉTÉ

Confections, Costumes, Corsages, Chapeaux, etc.

ECOSSEIS simili fond armé, très belles dispositions, pour robes. 45.00	Alfaro VIGOUREUX pure laine, grand drap, nuances écossaises, pour robes. 1.15	COVER-COAT costumes tailleurs, tous les coloris, largeur 100 cm. La mètre 1.65	HAUTE NOUVEAUTÉ laine et soie, jolies dispositions, pour robes. 1.95	ARMURE nouvelle, pure laine, dans tous les coloris, largeur 100 cm. La mètre 95.00	DRAP DE PARIS trois beaux laines pour costumes, largeur 100 cm. La mètre 1.45	SERGE anglaise pure laine, belle qualité, largeur 100 cm. La mètre 95.00	GRANITE moiré noir pure laine, qualité extra, largeur 120 cm. La mètre 1.45	TOILE D'ALSACE pour robes et corsages, rayures sur fond couleur, largeur 80 cm. La mètre 35.00	SATINETTE D'ALSACE pour costumes, dispositions nouvelles, largeur 80 cm. La mètre 65.00	COLLET empiècement satin, broderie jais et soie, valeur 25 fr. 12.50	JAQUETTE courte, boutons, cover-coat, marine et noir, double soie, valeur 18 fr. 14.75	COSTUME en beau mélangé pour robe, jais, manches et bas de la jupe d'un côté, de drap blanc avec laçage assorti, plastron blanc, orné de dentelle. 29.00	CORSAJE chemisette en beau tulle écossais, col et cravate rigide ornés d'un empiècement ajouré. 19.50	CORSAJE double en beau satin blanc, noir, marine, gris et gros vert, garni d'une jolie passementerie et d'un empiècement plissé. 6.95	JUPE double en soie pure laine, garnie de rayures et bouquets. 19.75	JUPON en bon alpage noir, ciel, gris, beige, marine, gris, garni de dentelle, orné de ganses et entretours. 4.95	ROBES d'enfants en cretonne imprimée bleu et blanc, orné de dentelle, largeur 120 cm. 85.00	ROBES en jolies cretonnes à dispositions bleues et blanches, ornées d'une dentelle écossaise. Longueur 50 à 65 cm. 1.45	COSTUME COMPLET en drap serge pure laine, gris, beige et marine, belle qualité, valeur 25 fr. 29.00	COSTUME COMPLET en cheviotte mélangée, forme chemisette, pour petits garçons de 4 à 12 ans. 5.90	CHAUSSETTES coton noir, marine ou rayées belle qualité, pour enfants. La paire 40, 45, 50, 55, 60, 65, 70, 75. 50.00	BAC veston noir indéformable, mailles unies, fin ou forte pour dames. La paire 50.00	BAC veston noir, mailles unies, dessus du pied à jais, pour dames. La paire 95.00	CHAUSSETTES coton rayées, dispositions variées, pour hommes. La paire 50.00	REGATES Plastrons et Bonnets en satin ou soie, ornés de dentelle, pour robes. 95.00	LAVALLIÈRES en tulle pure soie, fond uni linge nuance. 40.00	EN-CAS garni ombre en soie, nuances changeantes et damier noir et blanc, manche bijouterie, aiguilles et bouton en soie. 2.95	EN-CAS taffetas cuit changeant ou en beau sergé noir, boutons anglais, choix de manches haute nouveauté. 4.90	ASTHME, CATARRHE, APHÉRON, etc. La boîte d'une douzaine de pilules de FERRAÏLE, Ph. Lillo, 4.00	IMPUISSANCE Gélules par les Pilules de FERRAÏLE, Ph. Lillo, 4.00
------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------

PRETS 3.50 SUR MAISONS, NU-PROPRIÉTÉS, SUGGESTIONS, etc. (à l'insu de l'usufruitier). BANQUE FRANÇAISE, 18, B^{is} Montmartre, Paris. TELEPHONE

AU TAPIS ROUGE

Maison Fondée en 1764. — Rue du Faubg-St-Martin, 65 et 67 & Rue du Château-d'Eau, 54, 56, 58 — Paris

LUNDI 1^{er} MAI et jours suivants

Brillante Exposition des Toilettes d'Été

Chemisette en taffetas rayé, double, jolies dispositions. 11.90	Crêpons de soie façonnés, dispositions claires et foncées. La mètre 35.00	Chemise shirting décollée, arrête, berrée, broderie entrecroix et ruban. 1.45	Chemise de nuit cretonne, broderie rouge ou blanche. 2.95
Jupon bon broché de soie, tulle, alpages, broches ou noir, doublé, garni d'un double volant. 13.90	Foulards pure soie, impressions nouvelles. 85.00	Pantalons madapolam, forme jaretier, garni plis et broderie ou fasons main. 1.45	Jupon bon broché de soie, tulle, alpages, broches ou noir, doublé, garni d'un double volant. 2.75
Jupe soie, entièrement doublée, garnie deux volants. 18.50	GRENADEINE soie noire unie, brochée FOULARDS corail impr. p. soie. 1.45	Costume Marin en drap diagonale clair ble col toile bleu ou blanc, pantalon court, de 4 à 8 ans. 12.90	Chemise satinée pour homme, grand tulle. 1.95
Costume fait par tailleur, drap de l'ars, toutes laines, jupe double, garnie de plusieurs rangs plis, corsage boléro, chemisette plissée en mouseline de soie. 49.00	TAFETAS imprimé, pure soie. 1.95	Chemise coloris nouveau, grand tulle. 1.95	Draps purs sans couture, 98x130. Occasion. 7.90
Quartier-Maitre en fillette ou garni, en couli rayé bleu en rose, ou blanc, longueur 0.50 à 0.65. 8.50	RAYURES nouveautés, soie et laine, 98x130. Occasion. 1.45	Chemise à coucher Marie-Antoinette, nette, pichin, verni, composée d'une armure. 85.00	Couper Coupons en Zéphyr, Cretonne, Tenuis, Nanouk, indienne impr. La m. 35.00
Collet mouseline de soie, rayures satinées, bord fixe, empiècement satin garni jais. 6.50	DRAP de Paris pure laine, largeur 100 cm. La mètre 1.15	Couper Coupons en Zéphyr, Cretonne, Tenuis, Nanouk, indienne impr. La m. 35.00	Couper Coupons en Zéphyr, Cretonne, Tenuis, Nanouk, indienne impr. La m. 35.00
Veste-Boléro en soie, garnie de plusieurs rangs plis, corsage boléro, chemisette plissée en mouseline de soie. 19.75	Mohair broché pur mohair noir, toutes laines, jupe double, garnie de plusieurs rangs plis, corsage boléro, chemisette plissée en mouseline de soie. 1.75	Couper Coupons en Zéphyr, Cretonne, Tenuis, Nanouk, indienne impr. La m. 35.00	Couper Coupons en Zéphyr, Cretonne, Tenuis, Nanouk, indienne impr. La m. 35.00
En-Cas en soie changeante, nuances nouvelles. 2.40	Couper Coupons en Zéphyr, Cretonne, Tenuis, Nanouk, indienne impr. La m. 35.00	Couper Coupons en Zéphyr, Cretonne, Tenuis, Nanouk, indienne impr. La m. 35.00	Couper Coupons en Zéphyr, Cretonne, Tenuis, Nanouk, indienne impr. La m. 35.00
Occasion en Gants satin fil blanc, noir et bleu, garnis baguettes p. jais, hauteur 4 boutons, pour dames. La paire 45.00	Couper Coupons en Zéphyr, Cretonne, Tenuis, Nanouk, indienne impr. La m. 35.00	Couper Coupons en Zéphyr, Cretonne, Tenuis, Nanouk, indienne impr. La m. 35.00	Couper Coupons en Zéphyr, Cretonne, Tenuis, Nanouk, indienne impr. La m. 35.00

EVIAN SOURCE CACHAT

EAU DE TABLE LA PLUS PARFAITE VOIES URINAIRES — GRAVELLE — GOUTTE — FOIE — ESTOMAC 18, Rue Favart, PARIS

ADRESSE TELEGRAPHIQUE: "Cecilia London".

HOTEL CECIL

Merveilleuse installation résumant les dernières applications de l'art et du confort modernes.

LONDRES 700 Chambres et Appartements. Salle de Bain et Téléphone partout. Magnifiques Salons.

Chambres depuis 7^{fr}. 50 par jour, éclairage et service compris.

LA PLUS FINE CUISINE D'EUROPE A. JUDAH Manager

Contre la CONSTIPATION et ses conséquences: PURGATIFS, DÉPURATIFS — ANTISEPTIQUES — EXIGER les VÉRITABLES avec l'Étiquette d'Or et le NOM: DOCTEUR FRANK.

MAUX DE GORGE Enrouement, Extinction de la voix, Aphasie, etc. Gargarisme SEC WILLIAMS. 1^{fr}. 50 (rapport de la Pharmacie Normale, 49, rue Drouot, Paris).

GRANDS MAGASINS DE LA

SAMARITAINE

Rue du Pont-Neuf, Rue de Rivoli et Rue de la Monnaie — PARIS

Lundi 1^{er} Mai et Jours suivants

GRANDE MISE EN VENTE DES

TOILETTES d'ÉTÉ (Dames et Hommes)

COSTUME Tailleur en joli drap de Paris tout pure laine, teintes écossaises, jupe nouvelle fermant sur le côté, doublée alpage et... 29.00

CANOTIER manille très fine, ruban velours formant nœud et boucle dorée. 2.90

COSTUME Façon tailleur, en jolies matières, toutes nuances, doublée satin de Chine, jupe, pour hommes et jeunes gens. Le complet 24.00

CHAPEAU feutre souple, nuances, noisette, gris foncé, gris clair ou noir, coiffe satin. Exceptionnel. 2.75

COMPLET Jaquette mode (habituellement un ou deux boutons en corsage ou cheviotte pure laine, toutes nuances, doublée satin de Chine, jupe, pour hommes et jeunes gens. Le complet 35.00

VESTON double en drap pure laine, écossais ou rayures, haute nouveauté, coupe et façon tailleur. Sans précédent. 9.00

PANTALON en drap pure laine, écossais ou rayures, haute nouveauté, coupe et façon tailleur. Sans précédent. 9.00

COSTUME en cheviotte ou diagonale pure laine, double col, piqué blanc, pour garçonnets. De 4 à 12 ans 8.90. De 4 à 8 ans 7.90

JUPE élégante en voile pure laine, halayue liffet. 14.75

GRANDS MAGASINS DU PRINTEMPS

La Grande Mise en Vente Annuelle de Mai commencera

LUNDI 1^{er} MAI

Cette Mise en Vente comprend les dernières Nouveautés en Soieries, Lainages, Fantaisies, Indiennes, Costumes et Confections, Vêtements pour Fillettes et Garçonnets, Jupes, Corsages, Toilettes de Campagne et de Bains de Mer, Articles de Voyage, etc., et des

• OCCASIONS EXCEPTIONNELLES A TOUS LES COMPTOIRS •